

QUAI TERMINUS



Seb Le Rêveur

QUAI TERMINUS

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le battement d'acier	4
Chapitre 2 : Le sourire d'Elias	13
Chapitre 3 : L'huile et le sang	26
Chapitre 4 : Cavale à bout de souffle	44
Chapitre 5 : Le pacte des ombres	48
Chapitre 6 : L'Hydre se réveille	54
Chapitre 7 : Labyrinthe de rouille	58
Chapitre 8 : Le poids du plomb	68
Chapitre 9 : Vapeurs d'adrénaline	73
Chapitre 10 : Trahison systémique	78
Chapitre 11 : Le goût du fer	83
Chapitre 12 : Zone Est en flammes	93
Chapitre 13 : Asphyxie programmée	105
Chapitre 14 : La boue du monde	110
Chapitre 15 : Le dernier scellé	118

Chapitre 1

Le battement d'acier

Le goudron du Terminal 4 crachait une brume de gazole. La chaleur pesait sur Leila comme une dalle de béton humide, écrasante, inamovible. À travers la semelle épaisse de ses bottes, elle percevait la vibration des portiques, un bourdonnement sourd qui remontait dans ses membres jusqu'à faire trembler ses molaires. Le port de Marseille ne dormait jamais ; il digérait, broyait, recrachait les restes. Ici, l'air n'était plus un mélange de gaz, c'était une soupe poisseuse de sel et de lubrifiant industriel. Elle ajusta la sangle de son masque filtrant. Le caoutchouc mordait sa peau moite. Elle préférait cette douleur à la caresse écœurante de la poussière de fer.

Elle s'enfonça dans le labyrinthe des piles de métal, là où les courants d'air mouraient. Les parois s'élevaient vers le ciel blanc, murailles d'oxyde et de secrets empilés sur douze mètres de haut. Chaque pas résonnait comme un coup sourd sur le sol surchauffé. Elle cherchait le bloc bleu, le numéro 402, celui que les manifestes officiels avaient oublié de répertorier. Ses doigts effleurèrent la crosse de son arme par pur réflexe, cherchant une ancre dans ce chaos métallique.

Un bruit rompit soudain la cadence des machines. Un choc. Mat. Un coup porté de l'intérieur, contre la porte juste devant elle. Ce n'était pas le craquement de la dilatation thermique. C'était le son d'un poing, ou peut-être d'un talon, frappant la tôle avec la régularité d'un cœur à l'agonie.

Leila s'immobilisa. Ses muscles criaient. L'odeur frappa alors, violente, chimique, chirurgicale. L'éther. La molécule sucrée s'engouffra sous le joint de son masque, lui brûlant les sinus avec une netteté clinique. C'était le parfum du sommeil forcé pour les cargaisons de l'Hydre. Celles qui ne doivent pas crier. Elle s'approcha du scellé de

plomb, le cœur cognant si fort qu'elle crut l'entendre résonner contre l'acier.

Une tache de lumière apparut sur le tissu sombre de sa veste, juste au-dessus du sternum. Un rubis minuscule, parfaitement circulaire, qui semblait dévorer les fibres de son uniforme. Un point rouge. Un laser.

Leila cessa de respirer. Le bras toujours suspendu dans le vide, le temps se dilata. Le point ne vacillait pas ; le tireur possédait une stabilité de statue. Un froissement subtil de tissu déchira le silence derrière elle. Un mouvement si proche qu'elle crut sentir le déplacement d'air sur sa nuque. Puis, une inspiration. Lente. Humide. Une présence humaine venait de se couler dans son ombre.

Le canon froid d'une arme vint se presser avec une douceur obscène contre la base de son crâne.

— Ne bouge plus, Leila, murmura une voix qu'elle connaissait trop bien.

Le stigmaté carmin glissa lentement vers sa gorge.

Leila ferma les paupières. Le rouge du viseur transperçait ses rétines même à travers la peau fine de ses yeux clos. Elle percevait le frottement du Kevlar d'Elias contre ses omoplates. Son parfum — bergamote et poudre à canon — luttait contre l'âcreté de l'éther qui s'échappait du 402. Un nouveau choc retentit dans la boîte de fer, suivi d'un raclement désespéré. Des ongles tentant de mordre la paroi lisse.

— Tu n'aurais jamais dû remonter cette ligne, Leila. On déteste le gâchis.

Sa voix était un murmure de soie. Dépourvue de haine. Juste une déception technique. Elle ne répondit pas. Sa gorge était un désert de sel. Dans le lointain, un cri de mouette se perdit dans le fracas des grues. Elle sentit une goutte de sueur glisser de sa tempe, une perle lente qui traça un sillage de feu sur sa joue avant de finir sa

course dans le col de son uniforme.

La main libre d'Elias remonta le long de son bras droit. Il cherchait son Sig Sauer. Il dégagea la sûreté du holster de cuisse d'un clic métallique qui résonna dans le vide du terminal comme un coup de tonnerre. Le bruit organique à l'intérieur du bloc bleu s'intensifia. Un gémissement liquide.

— Pourquoi ? parvint-elle enfin à articuler.

Elias ne rit pas. Il appuya son front contre son épaule, un geste d'une tendresse révoltante, pendant qu'il la désarmait. Le point rouge remonta sur son menton. Le 402 vibra sous une poussée plus violente, un spasme de métal qui fit vaciller le plomb devant ses yeux. Une fine traînée d'un liquide noir commença à perler à la base des portes, s'étalant sur le bitume brûlant comme de l'encre.

L'odeur de l'éther changea. Elle devint sanguine. Elias tourna lentement Leila vers lui, sans lâcher la pression du canon. Il la força à pivoter sur ses talons comme une poupée de cire. Le visage de l'homme était une page blanche. Ses yeux clairs reflétaient les parois bleues du labyrinthe. Il inclina la tête, attentif au liquide d'ébène qui fumait sous la chaleur de Marseille.

— Regarde, Leila. C'est la nouvelle architecture. Tu vas m'aider à la stabiliser.

Il sortit une clé électronique. Un clic hydraulique retentit. Les portes du caisson tressaillirent sous une pression interne démesurée. Le scellé de plomb céda dans un bruit de rupture sèche.

Le métal hurla. Les battants s'entrouvrirent, libérant une bouffée de chaleur pressurisée. Ce n'était pas l'air du port. C'était une haleine organique, saturée d'une décomposition sucrée. Elias resserra sa prise, son bras entourant ses épaules comme une étreinte d'amant funèbre.

Le liquide d'ébène atteignit la pointe de ses rangers. Une mélasse épaisse, huileuse. Ce n'était pas de l'huile. Ce n'était pas du sang. C'était une substance qui semblait douée d'une volonté propre, cherchant les failles de ses chaussures. Dans le reflet de la mare sombre, Leila vit une ombre se découper derrière eux, une silhouette immense qui ne projetait aucun visage.

Le battant de gauche s'ouvrit brusquement. Le contenu du 402 apparut enfin. Ce qu'elle vit là-dedans, suspendu au plafond par des crochets de boucher, portait encore les lambeaux d'un uniforme de la douane.

Un sifflement monta des profondeurs du Terminal. Elias se figea. Quelqu'un marchait sur le toit du caisson, juste au-dessus de leurs têtes. Chaque pas résonnait comme un coup de massue.

— Trop tard, lâcha Elias, sa voix soudain vide. L'heure de la pesée est arrivée.

Un craquement sec. Le bruit d'une nuque qu'on brise. Elias ne bougea pas, mais le point rouge s'éteignit brusquement. Une main gantée de latex, glacée comme la mort, se posa sur la bouche de Leila pour étouffer son cri.

Elle sentit le goût amer du caoutchouc. Derrière elle, la présence n'était qu'un souffle froid. Ses yeux restèrent fixés sur le cadavre dans les entrailles de la boîte. Le matricule sur la vareuse déchirée brillait sous la poussière : 8842. Morel. Son mentor. Maintenant, il n'était plus qu'un poids mort, un pendule de chair marquant les secondes d'une apocalypse portuaire.

Elias restait fixé sur l'obscurité. Il semblait attendre la sentence, les mains pendantes. Une goutte de sueur brûla le canal lacrymal de Leila. Elle essaya de mordre. Ses dents rencontrèrent une résistance élastique.

Au-dessus d'eux, le toit fléchit sous un poids titanesque. Un grincement de lame sur la tôle vrilla ses tympans. La substance noire qui envahissait ses semelles commença à bouillonner. Des filaments s'élevèrent de la mare, s'accrochant à son pantalon comme des doigts de goudron. La chaleur du soleil disparut. Une froideur de morgue remontait le long de ses jambes.

La main sur sa bouche se resserra. Elle sentit la pointe d'un objet métallique se presser sous son oreille. Le monde se réduisit à cette pression, à l'odeur d'éther et à Morel qui balançait. Elias sourit.

— Ce n'est pas un tombeau, Leila. C'est une couveuse.

Un choc fit trembler l'asphalte. Quelque chose venait de sauter du toit. Leila vit l'ombre d'une main démesurée se projeter sur la paroi rouillée. Des doigts articulés comme ceux d'un insecte, terminés par des griffes de carbone. Elle jeta son poids vers l'avant, mais le bras qui l'encerclait était une barre de fer.

L'odeur changea brusquement. À l'éther se mêla un parfum de jasmin et d'ozone. Une voix de modulateur défectueux résonna contre sa nuque :

— Tu l'as laissée regarder, Elias. Mauvaise procédure.

La lame sous son oreille s'enfonça d'un millimètre. Leila ferma les yeux. Mais le battement d'acier au cœur du caisson s'accéléra, devenant un tambour de guerre. La main de latex la projeta violemment vers l'intérieur, dans le noir, vers Morel. Sa chute fut stoppée net par un filet de câbles poisseux qui s'enroulèrent autour de ses chevilles. Elle hurla, mais le son fut étouffé par le claquement des portes qui se refermaient. Verrouillées.

Dans l'obscurité totale, quelque chose commença à ramper sur son visage.

Le contact était une insulte de glace. Des tiges fines parcouraient son arcade sourcilière. Elle bloqua sa respiration. L'air dans ses poumons devint un bloc de plomb. La substance poisseuse s'insinuait désormais sous sa chemise.

Les câbles vibraient. Une pulsation régulière. Un rythme cardiaque de moteur. Leila sentit le goût du cuivre dans sa bouche. Elle tenta un mouvement de jambe, mais un choc électrique lui arracha un gémissement. Les pointes s'enfoncèrent d'un millimètre. Une goutte de sang coula vers son oreille.

Une lueur rouge s'alluma au fond. Un œil unique qui découpait l'obscurité. Dans ce flash, Morel ne bougeait plus. Il était intégré. Un composant biologique pompant une substance laiteuse. Le laser revint sur le sternum de Leila. Le fer derrière son dos devint souple. Élastique.

— L'Hydre ne gâche rien, Leila, murmura la voix métallique. On optimise.

Le sol se déroba. La structure entière fut soulevée par une grue. Un cri de métal déchiré monta vers le ciel de Marseille. Une silhouette massive se découpa contre les nuages sales, plongeant une main de carbone vers elle.

L'acier hurla sous la tension des câbles. Leila fut projetée contre la paroi, le métal lui mordant l'épaule. À quelques centimètres, le corps de Morel cliquetait. La main de carbone s'abattit. Des doigts de polymère sombre, mus par des pistons bourdonnants. La griffe se referma sur son genou. Le craquement de la rotule fut un éclair blanc qui pulvérisa sa vision.

Le ciel de Marseille apparaissait par la déchirure du plafond. Gris de cendre. La silhouette qui surplombait l'ouverture n'avait qu'un dôme de verre noir.

— Tu n'es pas là pour mourir, Leila. Reste droite.

Le laser chauffait son sternum. Une aiguille chauffée à blanc. Elle grifa le sol, ses ongles s'arrachant sur les rivets. Ses doigts ne rencontrèrent que la flaque laiteuse sous Morel. La main de carbone la souleva. Vingt mètres de vide lécchaient ses bottes.

Le regard de Morel bifurqua. Une pupille dilatée se fixa sur elle. Un dernier éclair de lucidité. Ses lèvres violettes remuèrent : *Fuis.* Mais les tuyaux la tiraient vers le haut. La paroi se gonflait comme une veine prête à éclater. Un laser bleu commença à tracer un cercle parfait autour de son crâne. Il glaçait.

D'un coup sec, la machine arracha les câbles de Morel. Le cadavre s'effondra.

— Place nette.

La griffe remonta le long de sa cuisse. Elle sentit le froid entrer en contact avec sa peau. Dans l'ombre portée de la grue, Elias observait. Sur la passerelle, un carnet à la main. Il ne regardait pas son visage, mais ses métriques.

La main se referma brusquement. Un choc sourd. Le container s'arrêta net. Une alarme stridente. Quelque chose venait de percuter la base par en dessous. La créature lâcha prise. Leila glissa vers l'ouverture, ses doigts glissant sur le sang. Elle ne sentait plus ses jambes.

Ses doigts se cramponnèrent au rebord tranchant de la tôle. Suspendue au-dessus de l'abîme. Au-dessus, la silhouette émit un sifflement de vapeur. Elle leva un pied massif pour lui écraser les mains.

Le talon d'acier s'abattit. Le métal plia. Leila ne lâcha pas. Ses jointures craquèrent. Elle frappa en retour, son bras valide détendu comme un ressort. L'éclat de verre s'enfonça dans le joint hydraulique de la cheville mécanique. Un sifflement de vapeur soufrée lui brûla le visage. Le pied glissa.

Elle gagna une seconde.

— Fréquence cardiaque : cent soixante-deux, articula Elias. Intéressant.

Un nouveau battement émana des entrailles de la boîte. L'odeur de l'éther devint une chape de plomb. Elle n'avait plus d'ongles. La paroi se distendit brusquement, une bosse énorme apparaissant sous ses mains. La tôle brûla ses paumes.

Le câble de la grue lâcha.

L'apesanteur fut une insulte. Le 402 ne tomba pas tout de suite ; il flotta, avant que la gravité ne le reprenne. Puis, le basculement. L'acier hurla. Leila se grifa les phalanges sur le rebord. La douleur dans son épaule n'était plus qu'une lame incandescente.

— Impact dans quatre secondes, Leila. Ne lâche pas le scellé.

L'échantillon devait rester intègre. Elle n'était qu'une sonde. Le battement organique s'intensifia. À chaque pulsation, le métal gonflait. Le conteneur percuta une pile de caisses. Leila fut projetée contre la paroi chauffée à blanc. Elle ne lâcha pas le capteur laser.

La machine d'Elias bondit pour la cueillir en plein vol. La fente lumineuse s'élargit. C'est à cet instant que le 402 explosa. Pas de feu. Une explosion de chair et de pression. La paroi se déchira comme un linge. Une substance chaude jaillit, l'asphyxiant.

Quelque chose de mou s'enroula autour de sa cheville. Une force herculéenne la tira vers le noir. L'eau noire du port monta à une vitesse vertigineuse.

Le conteneur fut aspiré par la darse. Leila sombra dans une soupe d'éther qui lui

calcinait les poumons. La chose à sa cheville était une fibre pulsante. Elle s'accordait à son sang. À l'intérieur, elle sentait des formes molles glisser dans un bruit de succion. La cargaison de l'Hydre respirait contre son flanc.

L'eau n'entra pas d'un coup. Elle siffla d'abord. Leila était une poupée désarticulée, le dos plaqué contre une paroi qui vibrait sous la pression des abysses. Le froid monta. Une morsure de glace.

— Leila... dégage... la...

Le signal d'Elias mourut dans une friture de foudre. Le silence de la darse fut total. Le laser rouge tremblait sur son cœur. La cargaison ondulait. Et il y avait cette main. Toujours là.

Les doigts étaient trop longs. Trop souples. La pression augmenta sur sa clavicule. Leila retint son souffle. Ses doigts rampèrent vers son Sig Sauer, dans l'eau qui lui arrivait à la taille.

Un ongle entalla son cuir. Le laser balaya le fond, révélant des rangées d'yeux laiteux qui s'ouvraient dans la chair synthétique. La chose derrière elle approcha sa bouche. Un murmure de métal :

— Elias t'a menti. Tu n'es pas la sonde. Tu es le terreau.

Le conteneur s'écrasa sur le fond. La structure implosa. Le noir devint définitif.

Chapitre 2

Le sourire d'Elias

Quatorze heures douze. Le ventilateur de plafond s'est arrêté. L'air de la cellule administrative s'est aussitôt changé en une soupe épaisse, chargée de poussière et de sel. Leila sentait une goutte de sueur tracer un sillon entre ses omoplates. Sur son écran cathodique, les manifestes de cargaison n'étaient plus que des taches noires. Ses poumons brûlaient. L'éther des saisies du matin lui râpait la gorge. Elle avait besoin d'air.

Le cuir a grincé. Un bruit sec. Étranger à la torpeur des douanes.

Elias attendait dans l'encadrement de la porte. Il n'avait pas frappé. Son costume gris captait la lumière du néon défectueux, créant des reflets métalliques autour de sa silhouette trop mince. Il dégageait une fraîcheur insultante dans cette étuve. Leila se redressa. Ses doigts se crispèrent sur le bord du bureau en formica. Un vrombissement lointain montait du terminal Ouest. Les portiques. Le fer contre le fer.

Il fit un pas. Ses souliers ne produisirent aucun son sur le sol jauni. Elias sourit. Un simple mouvement de lèvres, dénué de chaleur. Ses pupilles restaient fixes, dilatées.

— Tout peut basculer, Leila. En un clic.

Sa voix était basse. Il s'approcha encore. Leila perçut l'odeur. Ce n'était pas son parfum. C'était quelque chose d'âcre. De la cordite. De la poudre fraîchement brûlée accrochée aux fibres de sa veste. Une décharge d'adrénaline lui brûla l'estomac.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Sa voix était rauque. Elle remarqua une petite tache de café sur son propre dossier, un détail absurde alors que son cœur s'emballait. Elias ne répondit pas. Il posa ses mains sur le bureau. Des mains impeccables. Il observa les piles de dossiers, le cendrier plein, ce désordre de fonctionnaire.

— Je viens parler de stabilité.

Sa main glissa vers sa poche intérieure. Le mouvement était fluide, calculé. Leila sentit son cœur cogner contre ses côtes. Il sortit un rectangle de papier glacé. Il le fit glisser vers elle du bout de l'index.

La photo était d'une netteté obscène. Sarah. Elle portait son sac à dos jaune. L'école de la Pointe Rouge. Elle riait. Sur le bord du cliché, l'ombre d'une silhouette.

Le sang quitta le visage de Leila. Ses oreilles se mirent à siffler. Elias gardait son doigt posé sur le bord de l'image. Juste au-dessus du visage de l'enfant.

— Elle a ton regard. L'obstination.

Il retourna la photo d'un geste sec. Scotché au verso, un boîtier noir. Un tracker. Une diode rouge clignotait. Régulière. Rythmique. Comme un second cœur branché sur celui de sa fille.

Un bip électronique retentit. L'écran de l'ordinateur s'éteignit. Une ligne de texte blanche apparut sur le fond noir.

Prête à mourir ?

Leila voulut parler. Sa gorge était sèche. Elias se pencha. L'odeur de poudre était maintenant étouffante.

— Le chronomètre n'attend personne.

Le bip s'accéléra. Nerveux. Saccadé.

7 minutes 42 secondes.

Le décompte s'affichait en gras. Les chiffres défilaient. Une érosion numérique. Leila ne respirait plus. Ses poumons semblaient s'être cristallisés. Elias ne bougeait pas. Une statue de tissu sombre et de cruauté polie. Il guettait l'effondrement. Sur le bureau, le tracker martelait ses tempes. Elle voyait ce sac à dos jaune. Une cible.

— Tu entends ? murmura Elias. C'est le son de tes responsabilités qui s'évaporent.

Il fit un pas de côté. Silencieux. Il s'arrêta devant la fenêtre condamnée. La lumière sale de Marseille perçait la crasse des vitres. Le soleil dessinait des particules de poussière dans l'air lourd. Leila serra les poings sous le bureau. Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Elle sentit la peau céder. Une douleur nécessaire pour ne pas hurler.

— Pourquoi le Quai 17 ? parvint-elle à articuler.

Elias tourna la tête. Un sourire sans dents.

— Le Quai 17 n'est qu'un détail. Une formalité. Décide-toi, Leila. Avant le zéro.

Il effleura la photo. Leila eut un spasme. Une impulsion électrique. Mais elle resta clouée au siège. La lumière rouge clignotait. Ce n'était pas qu'un tracker. C'était un contrat. Un lien invisible entre sa fille et la corruption du port. L'unité centrale se mit à grésiller. Une odeur d'ozone monta du clavier.

6 minutes 12 secondes.

— Le choix est un luxe, Leila. Tu n'en as plus.

Il se pencha davantage. Ses yeux plongeaient dans les siens. Elle crut voir le reflet des conteneurs fantômes dans ses pupilles. L'air devint froid. Une chute brutale. Un nouveau bip, plus long, déchira l'atmosphère. L'image de Sarah fut barrée d'une croix rouge. Un laser minuscule, dissimulé dans le cadre de l'écran.

Une notification apparut.

Vérification du périmètre : Cible verrouillée.

La croix oscillait sur le front de l'enfant. Leila sentit un tambour de guerre cogner dans sa mâchoire. Elle fixa la main d'Elias. On devinait les veines sous la peau de son poignet.

— C'est le bruit du monde qui s'effondre, murmura-t-il. Regarde la vérité en face.

Il ramassa le boîtier. Il le fit basculer entre ses doigts. Le cliquetis du plastique marquait les secondes perdues. Sur l'écran, la carte du port s'afficha. Zoom chirurgical sur le Quai 17. Des points bleus. Des patrouilles. Des insectes. Leila vit son propre matricule clignoter en rouge. Une anomalie à effacer. Elle tenta de déglutir. Sa gorge était un désert.

— Le Quai 17 est une plaie ouverte. L'Hydre déteste les infections. Elle préfère cautériser.

Il s'approcha. Ses lèvres frôlèrent presque l'oreille de Leila. Elle perçut sa respiration. Calme. Régulière. Elle posa ses mains à plat sur le bureau. Le grain du bois était humide.

Le moniteur émit un claquement sec. Court-circuit. Les néons tressaillirent. L'image disparut. Un écran noir. Une unique ligne de code.

PRÊTE À MOURIR ?

Leila ouvrit la bouche. Aucun son. Le tracker émit un sifflement aigu. Une fréquence qui fit vibrer les vitres. Elias recula d'un pas. Il ajusta sa manchette. Des pas lourds résonnèrent dans le couloir. Des bottes tactiques sur le linoléum.

La poignée de la porte commença à tourner. Lentement.

Le métal grinda. Le loquet s'enfonça d'un millimètre. Leila bloqua sa respiration. Elle fixa la peinture écaillée du chambranle. Elias restait immobile. Il scrutait ses pupilles. Ses mains pendaient, détendues.

Le sifflement monta d'un octave. Une aiguille de son dans les tympans. Sur le bureau, la photo vibrait. L'enfant souriait toujours sous le poids noir du boîtier. Leila sentit un spasme dans sa main droite. Elle chercha la crosse de son Sig Sauer. Son bras pesait une tonne.

De l'autre côté du bois, le linoléum craqua. Un silence. Puis une pression. Une épaule massive. La porte gémit. Les charnières pleurèrent.

— Le temps presse, Leila.

Il sortit de l'axe de la porte. Un mouvement de félin. Il savait ce qui allait entrer. Il ramassa un coupe-papier en onyx sur le bureau. La lumière des néons joua sur la lame.

Leila s'ancra dans le sol. Elle ne cillait plus. L'agrafeuse, le cendrier, le câble... tout

devenait une arme. L'écran clignotait. Une pulsation cadavérique.

PRÊTE À MOURIR ?

Le loquet se libéra. Un clic métallique. Comme un coup de feu. La porte resta entrouverte d'un centimètre. L'air du couloir entra. Odeur d'huile pour armes. Un canon noir s'inséra dans l'entrebâillement.

Le bout du silencieux pointait vers son plexus. Leila plongeait. Ses genoux heurtèrent le sol. Ses doigts griffèrent le cuir froid du holster.

Un premier impact pulvérisa l'ordinateur. Éclats de verre. Cristaux liquides. Une pluie de diamants noirs. Elias n'avait pas bougé. Il observait le chaos.

— Trop tard.

La porte vola en éclats. Une botte de combat. Une silhouette en kevlar noir s'engouffra. Visage masqué. Cagoule. L'homme pivota. Le canon balaya l'espace.

Leila roula sous le bureau. Le tracker, projeté au sol, hurlait sa plainte. Elle arma le chien de son pistolet. Un clic dérisoire.

La silhouette s'arrêta. Elle ne regardait pas Leila. Elle regardait Elias.

Elias leva une main. Paume ouverte. Geste de bénédiction macabre. Un sourire léger étira ses lèvres. Il fit un signe de tête vers la douanière.

— Finis-en.

Le laser rouge dansa sur le tapis. Il grimpa le long du bureau. Il se fixa entre les deux yeux de Leila. Elle pressa la détente.

Le fracas déchira l'air. Le recul lui broya le poignet. Une langue de feu orangée lécha l'obscurité. La balle de 9mm percuta le gilet de l'assaillant.

Le choc projeta l'homme en arrière. Grognement sourd. Il heurta le chambranle. Il ne tomba pas. Le kevlar avait tout pris. Leila sentit l'odeur âcre de la poudre. Ses oreilles sifflaient.

Elle ne l'attendit pas. Elle rampa. Ses coudes raclèrent le tapis. Elias observait la scène, mains dans le dos. Une goutte de sueur coula le long de la tempe de Leila.

Le tueur se rétablit. Rapidité inhumaine. Le canon la chercha de nouveau. Le laser s'accrocha à sa jambe. Elle se propulsa en arrière. Les dossiers s'éparpillèrent. Un "pouf" étouffé. Le bureau explosa à quelques centimètres de son épaule. Des éclaves de mélaminé lui entaillèrent la joue.

— Tu es prévisible, murmura Elias. L'instinct maternel mène à la tombe.

Leila cherchait un angle. Elle vit la photo de sa fille. Face contre terre. Le point rouge clignotait. *Bip. Bip. Bip.* Chaque seconde comptait.

Elle pivota. Dos contre le classeur métallique. Ses doigts glissèrent sur la crosse. Elle devait recharger. Elle éjecta le chargeur. Il tomba sur le tapis. Silence.

Dans le couloir, d'autres pas. Plusieurs hommes. Le tueur masqué fit un pas de côté pour libérer l'angle. Le laser se fixa sur le front de Leila. Elle fouilla sa poche. Vide.

Elias s'avança. Ses chaussures craquèrent sur le verre. Il sortit un téléphone. Une vidéo. Un homme en noir s'approchait d'une balançoire.

— Regarde.

Sur l'écran, l'homme sortait une seringue. La poignée de la porte tourna encore.

Un vent glacial s'engouffra brusquement. La température chuta de dix degrés. Elias fronça les sourcils. Il perdit son assurance. Il se tourna vers la porte. Son visage se décomposa.

— Toi ?

Le bruit métallique d'un perceur résonna dans son dos.

Elias s'immobilisa. Le téléphone trembla. L'image de la petite fille continuait de défiler. Le sifflement de la climatisation s'éteignit. Un courant d'air pur et mortel figeait la poussière.

Leila ne respirait plus. Le sang séchait sur sa joue. Elle vit le profil d'Elias. Sa superbe s'évaporait. Il fixait la main gantée qui dépassait de l'entrebâillement.

L'objet entre les doigts du nouveau venu n'était pas une arme. C'était un chronomètre en argent. *Clic. Clic. Clic.* Le bruit était plus lourd que celui du tracker. Un jugement.

— Tu es intervenu trop tôt, Elias, murmura une voix monocorde.

Elias déglutit. Sa pomme d'Adam remua convulsivement.

— Le protocole a changé, balbutia-t-il. L'Hydre veut des résultats.

La main gantée tourna le chronomètre. L'aiguille se figea. Un déclic sec. Leila sentit l'adrénaline brûler ses veines. Elle chercha une issue. La diode du tracker était devenue fixe. Rouge continu. Mise à feu.

— L'Hydre veut l'obéissance. Tu as trop parlé.

L'homme franchit le seuil. Soixantaine d'années. Manteau de laine anthracite. Visage de cire. Il ne regarda pas Leila.

Le téléphone d'Elias émit un sifflement. Sur la vidéo, l'homme à la seringue s'arrêta. Il leva trois doigts. Puis deux.

Leila comprit. Elle ne pouvait plus attendre. Ses doigts rencontrèrent le bord tranchant d'un dossier. Elle serra le métal. La coupure ouvrit son index. Peu importe.

Elias tenta un mouvement. Il ramena son arme vers la porte. Son bras fut stoppé net. Le vieil homme avait une détente de reptile. Il saisit le poignet d'Elias. Force inhumaine. Le canon du silencieux était maintenant sous le menton du beau parleur.

— Le temps est écoulé.

Leila se jeta en avant. Ses doigts effleurèrent le sol au moment où une vibration ébranla le bâtiment. Un moteur lourd. Tout proche.

La porte vola en éclats. Onde de choc. Elias fut projeté contre le bureau. La vidéo afficha une dernière image : la balançoire était vide.

Leila hurla. Un cri déchirant. Elle se redressa, mains vides. Le vieil homme lui tendit le chronomètre.

— Elle est en sécurité. Pour l'instant.

Il pointa l'écran. L'ordinateur s'était rallumé. Un message en lettres de sang.

POUR LA GARDER, FINIS LE TRAVAIL D'ELIAS.

La peinture de la porte commença à cloquer. Bulles d'air. Sifflement de vapeur toxique. Leila recula. L'odeur de métal chauffé à blanc envahit la pièce. Elle toussa.

Le vieil homme resta immobile. Statue de pierre au milieu du volcan. Ses yeux fixèrent Leila. Elias rampait sur le sol. Une traînée de sang sur le lino. Sa main pendait, désarticulée. La proie attendait la purge.

Une nouvelle secousse. Un battement de cœur mécanique venait des entrailles du port. La porte, chauffée au rouge, cédait. Les vis sautèrent comme des balles.

Leila serra le dossier métallique. Elle devait réfléchir. Personne ne viendrait. Les caméras étaient mortes.

Le vieil homme fit un pas. Il désigna l'ordinateur.

— Le code. Elias ne l'a pas. Toi, si.

Sa voix était un froissement de parchemin. Leila sentit un frisson. Ses doigts tremblaient. Elle revit la robe jaune. Une larme de rage s'évapora sur sa joue.

Le centre de la porte explosa. Déformation brutale. Une main de géant semblait l'avoir pressée. Un jet de vapeur grasse s'engouffra. Derrière le rideau blanc, une masse d'ombre. Leila saisit l'agrafeuse. Projectile dérisoire. Le tracker recommença à biper.

Bip. Bip. Bip.

Leila plongea derrière le caisson de métal. Cri étranglé d'Elias. Elle n'osa pas regarder. Elle fixa ses doigts. Poussière et sang. Elle commença à taper. Chaque

touche résonnait comme un coup de feu.

Le curseur pulsait. Un trait vertical noir. Indifférent.

Le premier caractère s'afficha. Sept. La touche s'enfonça avec une résistance spongieuse. L'ombre derrière elle ne respirait pas. Odeur de fioul lourd. Un objet froid se pressa contre la base de son crâne. Le silencieux.

— Quarante-deux secondes.

La main du vieil homme sur le moniteur ne tremblait pas. Leila pressa le huit, puis le quatre. Chaque clic pesait des tonnes de plomb. Elle sentait la sueur entre ses omoplates.

Le biper changea de tonalité. Plus aigu. Sur l'écran, le point rouge de sa fille s'était arrêté. Rue Sainte. Angle mort. Leila imagina une portière coulissante. Ses doigts se figèrent sur "Entrée". Si elle validait, elle livrait le port à la gangrène.

— Pourquoi elle s'est arrêtée ?

Le vieil homme pencha la tête. Sourire infime. Une fréquence radio grésilla. Voix cryptée. Mots hachés.

Leila baissa les yeux. Une goutte de son sang tacha la touche "Entrée". Elle vit son reflet dans le plastique noir. Une lame usée. Le silencieux s'enfonça dans ses vertèbres.

Dix secondes. Le point rouge accéléra vers la zone industrielle.

— Tape. Maintenant.

Elle ferma les yeux. Elle frappa la touche. Un bourdonnement monta des profondeurs. Le port s'éveillait. L'écran vira au vert.

PROTOCOLE DE PURGE : ACTIVÉ.

Le visage du vieil homme se décomposa. La pression du flingue disparut. Leila ouvrit les yeux. La silhouette massive reculait, mains sur son casque. Un hurlement strident sortit des enceintes. Cri de métal torturé. Les dernières vitres éclatèrent.

Sur le moniteur, le GPS montrait des centaines de points rouges. Ils convergeaient tous vers eux.

Le son était une agression. Une lame de rasoir dans les oreilles. Le colosse au silencieux s'effondra. Elias fixait l'écran, un tic nerveux au coin de l'œil. L'odeur d'ozone était partout.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Leila ne répondit pas. Elle regardait sa main ensanglantée. Le sol vibrait. Une pulsation lourde. Le port vomissait ses entrailles. Elle vit son reflet dans les prunelles d'Elias. Une lueur sauvage. Celle de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

Le vrombissement des grues devint un hurlement de turbine.

Soudain, le silence. Brutal.

Le point rouge de sa fille reparut. Isolé. Figé sur une zone d'ombre des docks.

PROTOCOLE DE PURGE : ACTIVÉ.

Elias recula. Il cherchait une sortie. Un mensonge. Le silence était une chape de

plomb. Leila entendit un petit clic.

Il venait du plafond. Une diode passa au rouge sang. Les dalles libérèrent une vapeur jaunâtre. Épaisse. Lourde.

Le linceul chimique tombait. Odeur de chlore. Elias portait son mouchoir à son visage. Geste inutile. Leila plaqua son poignet contre son nez. La vapeur brouillait tout. Sur le moniteur, une vidéo granuleuse apparut.

Un conteneur. Intérieur sombre. Au centre, une petite silhouette assise sur une caisse de munitions. Robe à fleurs. Poupée de chiffon.

La poignée de la porte tourna sans bruit. Une main en latex noir apparut dans l'ombre.

Chapitre 3

L'huile et le sang

Le sel ronge tout ici. Même les souvenirs. L'air de la Zone Est colle aux poumons comme une nappe d'hydrocarbures. Leila Mariani s'immobilise dans l'obscurité poisseuse d'un portique géant. Elle sent la morsure de la tôle à travers ses gants en kevlar. À ses côtés, Morel respire trop fort. Un rythme irrégulier. Un râle de vieil asthmeux qui n'augure rien de bon.

— On y est presque, murmure-t-il.

Sa voix est un froissement de papier de verre. Leila ne répond pas. Elle ajuste la sangle de son HK MP5. Le contact de la carlingue contre son sternum est une ancre de réalité. Devant eux, la rangée de conteneurs s'étire comme une mâchoire de fer rouillé, formant un dédale où le 7-B s'enterre entre les pièces détachées et les cargaisons de textile bon marché. Une grue géante gémit au-dessus d'eux, ses câbles hurlant sous la tension, un vacarme de chantier qui masque leurs pas.

Ils avancent. La semelle de Leila écrase une flaque d'huile. Iridescente sous les projecteurs blafards du quai 14, la mare de cambouis reflète la carcasse des hangars. Une odeur de pourriture et de gazole lui monte au nez. Elle observe Morel du coin de l'œil. Son partenaire évite de regarder les caméras de surveillance. Il sait qu'elles sont aveugles. Il sait surtout qui a payé pour qu'elles le soient.

Leila repère le marquage. 7-B. En lettres blanches, écaillées.

Elle sort sa pince coupante. Ses doigts sont engourdis, mais fermes. Le scellé de plomb résiste un instant avant de céder dans un claquement sec. Le son résonne entre

les parois de l'alliage. Un coup de feu imaginaire. Leila retient son souffle, le cœur martelant ses côtes comme un prisonnier en révolte. Elle tire sur la barre de verrouillage. La porte gémit sur ses gonds mal graissés.

L'obscurité à l'intérieur est totale. Presque solide.

Elle allume sa lampe tactique. Le faisceau perce la poussière. Pas de drogue. Pas de faux sacs de luxe. Des fûts. Des dizaines de fûts métalliques, frappés d'un losange jaune. Un crâne stylisé. Un code chimique qu'elle reconnaît instantanément. Le VX. Ses yeux commencent déjà à piquer, une acidité invisible qui lui brûle les muqueuses et lui laisse un goût de fer sur la langue. De quoi transformer Marseille en cimetière à ciel ouvert en moins de dix minutes.

— Regarde-moi ça, souffle-t-elle. On tient l'Hydre par la gorge, Morel.

Elle se tourne vers lui. Morel n'a pas bougé. Il n'a même pas jeté un regard à l'intérieur. Il fixe un point invisible derrière Leila, ses yeux enfoncés dans le noir de sa casquette. Son visage est une plaque de marbre gris. Il ne semble pas surpris. Ni effrayé. Juste fatigué. Une fatigue immense, ancienne, qui lui affaisse les épaules.

— On ne tient rien du tout, Leila, dit-il calmement.

Un bruit de moteur diesel approche. Lourd. Lent. Une patrouille de la police du port. Leila s'apprête à faire signe, à demander du renfort, mais elle s'arrête net. Les gyrophares restent éteints. Les portières ne claquent pas. Le véhicule s'immobilise à vingt mètres, bloquant la seule sortie de l'allée. Le silence qui suit est plus violent qu'une explosion.

Leila sent une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale. Son instinct lui hurle de bouger, de se jeter au sol, de disparaître dans les recoins de ferraille. Elle voit la main de Morel descendre vers son holster. Le geste est fluide, répété mille fois à

l'entraînement. Trop fluide pour être honnête.

— Ils sont là pour le chargement ? demande-t-elle.

Sa voix est un fil de soie prêt à rompre. Elle n'a pas encore levé son arme. Morel, lui, a déjà déclipé la sécurité de son Sig Sauer. Le cuir du holster grince. Un son minuscule qui ressemble à un cri.

— Le protocole a changé, Mariani. On gère les stocks.

Le regard de Morel change. L'humanité s'en est allée. Il n'y a plus que le vide. Il sort son arme. Lentement. Le canon monte, noir, béant, pointé vers le centre de sa poitrine. Elle voit son propre reflet dans les pupilles dilatées de son partenaire, tandis qu'au loin, le balancement régulier d'une bouée de signalisation ponctue l'attente d'un tintement lugubre.

Leila serre la crosse de son HK, mais elle sait qu'elle a une seconde de retard. Elle voit l'index de Morel se crispier. Elle perçoit le tressaillement du muscle de sa joue droite.

Un tir déchire brusquement la nuit.

La déflagration n'est pas un son, c'est une gifle. L'air se sature instantanément d'une odeur âcre de salpêtre. Le plomb frôle son oreille droite avant de s'écraser contre la paroi du conteneur 7-B. Des étincelles jaillissent. Elles dansent une fraction de seconde sur la rouille avant de s'éteindre.

Leila bascule. Ses muscles agissent avant sa conscience. Elle percute l'asphalte, le menton frappant le sol avec une violence sourde. Le goût du sang envahit sa bouche. Ses paumes s'écorchent sur le gravier huileux. Elle roule sur elle-même, cherchant l'abri d'un angle mort, tandis que ses oreilles bourdonnent comme un nid de frelons en

colère.

Morel n'a pas bougé d'un millimètre. Son Sig Sauer est toujours levé, mais son bras tremble imperceptiblement. Un filet de fumée bleue s'échappe de son canon.

Il a raté. Volontairement ? Ou le tir venait d'ailleurs ?

— Reste en bas ! hurle Morel.

Sa voix est brisée par une panique qu'il n'arrive plus à contenir. Leila plaque son corps contre la base de la structure. Elle sent les vibrations du sol sous son ventre. À vingt mètres, les portières de la berline s'ouvrent en une chorégraphie millimétrée. Pas de sommation. Juste le claquement sec des bottes tactiques sur le bitume. Quatre silhouettes se détachent, découpées par les lumières lointaines du terminal. Des blocs massifs, équipés de fusils d'assaut.

Leila cherche son HK. Ses doigts tâtonnent, agrippent la crosse en polymère. Le métal est brûlant.

— Morel, qu'est-ce que tu as fait ? grogne-t-elle.

Elle crache un mélange de salive et de poussière. Morel ne répond pas. Il fixe les hommes qui approchent. Son visage est une page blanche. Il recule d'un pas, puis deux, le canon de son arme hésitant entre Leila et ses propres collègues qui s'avancent dans le couloir de fer.

Un nouveau bruit s'élève, couvrant le fracas de son cœur. Une stridulation ténue. Constante. Elle provient de l'intérieur du conteneur 7-B. L'impact de la balle a perforé l'un des fûts.

Le poison commence à saturer l'humidité de la nuit. Le VX.

Leila voit une fumerolle blanchâtre s'échapper de la paroi, juste au-dessus de sa tête. Le gaz s'écoule lentement, lourd, rampant sur le sol vers les hommes en noir. Morel baisse son arme. Ses yeux s'écarquillent.

— Leila, fuis, murmure-t-il dans un souffle.

L'un des policiers s'arrête net. Il porte un masque à gaz. Il épaulé son arme, l'œil rivé sur l'optique de visée. Un point rouge vacille sur le front de Morel.

La luciole écarlate rampe sur son arcade sourcilière avant de se fixer. Morel ne cille pas. Ses pupilles sont noires comme des puits de pétrole. La sueur perle sur sa lèvre supérieure, une goutte lourde qui finit par s'écraser sur le col de sa chemise amidonnée. Leila sent la température polaire du sol remonter dans ses os, une morsure qui contraste avec la moiteur de l'air saturé. Elle observe la poussière qui tourbillonne dans le faisceau d'un projecteur, chaque grain semblant suspendu dans une éternité de goudron.

La fuite de gaz devient une insulte lancinante. L'odeur devient une caresse écœurante qui s'insinue dans ses narines, lui brûlant les sinus avec une acidité terrifiante. Leila plaque son visage contre son coude, respirant à travers le tissu épais de sa veste. L'étoffe sent le tabac froid. Ses poumons réclament de l'air, mais elle les bride. Elle est une proie qui saigne dans l'obscurité d'un labyrinthe de tôle.

À dix mètres, l'homme au masque avance d'un pas. Le craquement du gravier résonne comme une détonation. Les trois autres silhouettes se déploient en éventail, leurs lampes balayant les parois, créant des arcs de lumière qui aveuglent Leila par intermittence. Elle voit leurs gants de protection en butyle noir, leurs gestes économes. Ce sont les nettoyeurs.

— Morel, murmure-t-elle, la voix étouffée.

Morel ne tourne pas la tête. Sa main droite s'affaisse lentement. L'arme glisse, heurte le bitume avec un bruit mat, un choc qui sonne comme un glas. Il regarde fixement l'homme au masque. Il connaît le protocole d'effacement.

— Ils ne te laisseront pas sortir, Leila.

Le point rouge sur son front ne vacille plus. Il est ancré là, marqueur infamant d'une trahison qui s'achève dans le caniveau. Leila glisse ses doigts sur le goudron, cherchant un appui. Elle sent une vibration sous ses paumes. Un moteur. Lourd. Un grondement de diesel qui fait trembler les parois de tôle.

Le policier au masque ajuste sa crosse. Son doigt se crispe. Le temps se liquéfie. Leila voit le mouvement du percuteur.

Un cliquetis sec déchire l'air.

Le percuteur frappe l'amorce. Une détonation sèche, brutale. L'éclair de départ illumine une fraction de seconde la rouille du conteneur. Leila bascule sur le côté. Son épaule percute brutalement une arrête métallique, une douleur électrique irradiant dans tout son bras. Le bitume défile sous elle, une surface abrasive qui déchire le tissu et entame la chair de son genou.

La balle n'a pas sifflé. Elle a claqué contre une paroi, quelque part derrière elle, dans un fracas d'agonie. Leila se réceptionne dans la boue huileuse. Elle relève la tête, les yeux larmoyants. Morel est toujours là, debout, mais sa silhouette semble s'effiloche. Le point rouge a disparu. Un cri sourd monte de l'autre côté de l'allée, étouffé par le ronronnement monstrueux qui s'intensifie.

Le diesel hurle. Une paire de phares halogènes surgit à l'angle du bloc 7, deux globes aveuglants qui découpent la brume de gaz en colonnes blanchâtres. Le camion, un

mastodonte de dix-huit tonnes sans immatriculation, ne ralentit pas. Il fonce dans le couloir étroit, les flancs frottant contre l'acier dans un hurlement de tôle froissée. Des étincelles jaillissent, pluies d'or éphémères. Les nettoyeurs s'éparpillent comme des rats.

— Casse-toi ! hurle Morel.

Sa voix est un râle. Il a récupéré son arme, mais son bras tremble si fort que le canon décrit des cercles erratiques. Leila tente de se relever. Elle voit l'homme au masque à gaz braquer à nouveau son fusil, indifférent au monstre de fer qui fond sur eux. Elle plonge derrière une pile de palettes humides, sentant le souffle du camion, une vague de chaleur fétide, alors qu'il passe à quelques centimètres.

Ses yeux brûlent. Sa vision se trouble, les contours des conteneurs se mettant à onduler comme des reflets dans une eau stagnante. Elle plaque sa veste contre sa bouche, filtrant l'air vicié à travers les fibres saturées de sueur. Ses doigts cherchent son holster, mais le cuir est vide. Elle est nue face à la ferraille.

Le camion pile dans un sifflement de freins pneumatiques. La cabine s'arrête à la hauteur de Morel. Une portière s'ouvre. Une silhouette sombre tend la main vers le policier brisé. Leila voit Morel hésiter. Il regarde la main, puis il tourne les yeux vers elle. Ses yeux sont deux trous noirs d'une tristesse infinie.

Un deuxième tir retentit. Le bois de la palette explose près de son oreille, projetant des échardes qui lui lacent la joue. Elle ne sent pas encore la douleur, juste la chaleur liquide qui coule le long de sa mâchoire.

Dans l'embrasure de la portière, un visage apparaît brièvement. Ce n'est pas un inconnu. Leila sent son cœur s'arrêter.

Morel agrippe la main tendue et se hisse dans la cabine. Avant de refermer la porte, il

jette un dernier objet sur le bitume. Un petit cylindre qui roule en tintant.

Le levier de sécurité saute avec un bruit sec.

Le cylindre tournoie sur le goudron huileux. Un sifflement ténu s'échappe de la capsule. Une volute de vapeur épaisse, d'un gris de suie, commence à ramper sur le sol comme un serpent affamé.

Elle ne respire plus.

Le camion gronde et reprend sa course. La portière se claque avec un bruit définitif. Morel est là-haut. Il ne regarde plus en arrière. Les pneus géants mordent le sol, propulsant le monstre vers l'avant. La carcasse s'éloigne, ses feux arrière rouges ressemblant à deux yeux démoniaques s'enfonçant dans les entrailles du port.

Leila tente un mouvement. Son coude s'enfonce dans une flaque de gasoil. La douleur à sa joue hurle enfin. Elle sent le sang chaud imbiber son col. Sa vision se segmente. Des flashes de lumière blanche découpent la pénombre. L'odeur est différente. Plus acide. Plus sucrée. Une odeur de laboratoire.

La fumée lui lèche le visage. Elle plaque ses mains sur ses yeux, mais le poison passe par les pores. Ses muscles se tétanisent. Un spasme violent secoue son diaphragme. Sa gorge se serre, brûlée par une main invisible. Elle rampe en arrière, les ongles griffant le bois pourri des palettes, cherchant une issue dans ce labyrinthe qui se referme.

À dix mètres, l'homme au masque n'a pas bougé. Il se tient au milieu du couloir, silhouette découpée par les reflets de la lune. Il attend que le travail du gaz soit terminé. Leila voit ses propres doigts trembler. Elle doit bouger. Maintenant.

Elle pivote, heurtant un fût qui résonne comme un gong funèbre. Sous ses doigts, la

surface du conteneur 7-B est glacée. Elle cherche la poignée, mais sa main refuse d'obéir, ses nerfs grillés. Ses jambes se dérobent. Elle s'effondre contre la paroi, le visage collé à la peinture écaillée.

Un bruit de pas. Régulier. Lourd.

L'homme au masque approche avec une lenteur sadique. Leila tente de crier, mais seul un râle rauque sort de ses poumons. Elle lève les yeux. À travers le brouillard, elle voit le reflet de son propre visage déformé dans les lentilles noires du tueur.

Soudain, une lueur bleutée balaie le flanc de la tôle. Un gyrophare. Lointain.

L'homme s'arrête. Il incline la tête, écoutant le hululement des sirènes qui déchire enfin la nuit marseillaise. Il ne fuit pas. Il range calmement son arme dans son étui de cuisse et sort un téléphone.

— Cible neutralisée, dit une voix distordue par le filtre. Nettoyez la zone.

Il se penche sur elle. Leila sent le froid du canon de secours presser sa tempe.

— Morel te salue, murmure-t-il.

Le doigt se crispe.

Le percuteur recule. Un millimètre. L'acier glisse contre l'acier, un râle mécanique. Elle ferme les yeux. Le noir n'est pas le vide, c'est un fourmillement de flashes déclenchés par le neurotoxique. Une détonation déchire l'air. Le bruit vient d'ailleurs. De l'obscurité.

Le tireur sursaute. Son bras dévie. Une étincelle jaillit contre la paroi. L'impact sonne comme une cloche brisée. L'homme recule. Il cherche l'origine du tir, pivotant son

torse avec la raideur d'un automate. Il jure.

— Morel ! Barre-toi !

Le cri vient des rangées supérieures. Une voix familière. Trop familière. La silhouette au masque retire sa main de son arme. Elle se fige dans une posture d'obéissance servile. Une seconde silhouette émerge de la brume. Elle marche d'un pas souple. La lueur bleue des gyrophares caresse un uniforme de la police nationale.

L'homme retire son masque. C'est lui. Morel. Son visage est sec. Pas une goutte de sueur. Il regarde Leila comme on observe un insecte écrasé sur un pare-brise. Il s'accroupit près d'elle. L'odeur de son après-rasage se mélange à l'acidité du poison.

— Tu n'aurais pas dû chercher le 7-B, Leila.

Il tend la main vers son cou. Ses doigts gantés cherchent le pouls. La pression est forte. Délibérée. Leila veut cracher, mais sa langue est une masse de plomb. Elle voit les autres, maintenant. Des collègues. Des ombres qu'elle croisait chaque matin. Ils forment un mur de silence. Ils ne sont pas venus pour la sauver.

À quelques mètres, les portes lourdes du conteneur grincent. Une vapeur jaunâtre s'échappe. Morel se redresse, un sourire d'une minceur de lame sur les lèvres. Il sort sa radio. Sa voix est claire.

— Centrale, ici Morel. Zone sécurisée. On a une victime collatérale. Envoyez les pompiers... une fois que le convoi sera en route.

Il range la radio. Son regard change. La feinte de l'accident s'évapore. Il l'attrape par le col de son gilet, relevant son buste avec une violence brusque. Ses pupilles sont des trous noirs.

— Où est la clé de décryptage du manifeste ? On sait que tu ne l'as pas laissée au bureau.

Elle tente de serrer les poings. Elle fixe le badge de Morel. Le matricule brille sous la lune. Il approche sa bouche de son oreille.

— Personne ne viendra. Les caméras sont en maintenance. Les rapports sont déjà écrits.

Un bruit de chaîne retentit. Le premier camion s'ébranle. Morel resserre sa prise. Son ongle s'enfonce dans la chair tendre sous sa mâchoire.

Le goudron transmet la secousse. Une onde de choc sourde. Elle remonte le long de sa colonne vertébrale. Les pneus géants écrasent les graviers. Leila sent la poussière s'infiltrer dans ses narines. Elle veut tousser. Ses poumons refusent. Morel ne cille pas. Il maintient la tension. Ses pieds traînent dans la poussière. Elle n'est plus qu'une poupée de chiffon.

Ses yeux brûlent. La vapeur jaune rampe désormais au ras du sol. Elle lèche les bottes des flics alignés. Elle reconnaît les rangers de Sanchez. Le cuir éraflé. La tache de café sur le lacet. La trahison a un goût de bile.

— Chut, murmure Morel.

Il approche son autre main. Il caresse presque sa joue avec le revers de son gant noir. Le cuir sent le produit d'entretien et la mort clinique. Le pouce s'attarde sur sa tempe. Morel compte ses pulsations. Il savoure l'agonie. À côté d'eux, le mastodonte d'acier passe. L'air se réchauffe brusquement. L'odeur du diesel brûlé s'engouffre dans sa gorge.

— La clé, Leila.

Il tourne la tête vers l'homme au masque. Ce dernier fait un pas en avant. Il tient un objet long. Un silencieux. Le bruit des grues au loin semble s'intensifier, un hurlement de ferraille pour couvrir un meurtre.

Morel resserre ses doigts sur la gorge de Leila. La pression bloque l'oxygène. Des points blancs dansent derrière ses paupières. Elle voit le badge de Morel basculer. Le reflet d'un gyrophare bleu tape sur l'alliage argenté. Onze-vint-huit. Elle sent son propre sang battre contre la barrière de cuir.

Soudain, Morel lâche prise. Elle s'effondre. Le choc est sec. Il sort son Glock de service. Le clic de la sûreté est le son le plus net qu'elle ait jamais entendu.

— On va faire ça autrement. Puisque tu aimes les preuves, on va te transformer en pièce à conviction.

Il lève le canon. Le métal noir capture la lumière résiduelle du quai. Il ne vise pas son cœur. Il vise son genou. La menace est précise. Morel n'est plus un partenaire. C'est un comptable de la douleur.

— On commence par les articulations ?

Le deuxième camion s'ébranle. Le sol vibre plus fort. Les phares balaient la scène, inondant Leila d'une lumière blanche, crue. Pendant une fraction de seconde, elle voit tout. Les visages impassibles de ses collègues. Le conteneur 7-B ouvert. Et cette ombre, là-haut, sur la pile de chargement.

Un mouvement. Un reflet de verre.

Morel pose le canon sur sa rotule. Le froid traverse son pantalon. Il appuie.

— Trois.

Leila ferme les yeux. Elle cherche la clé dans sa mémoire. Morel le sait. Il veut juste la voir ramper.

— Deux.

Un sifflement déchire l'air. Plus rapide que le bruit du moteur.

Un impact sourd résonne. Morel sursaute. Son bras est projeté en arrière. Un cri de rage pure s'échappe de ses lèvres tandis que son arme vole sur le bitume.

— Tireur ! hurle une voix.

Les gyrophares s'affolent. Les silhouettes se dispersent. Morel plaque sa main sur son épaule ensanglantée, ses yeux fixant les hauteurs avec une haine noire. L'homme au masque se jette sur Leila, un couteau à la main.

Un tir retentit dans le noir.

La détonation claque, un fouet sec. Le projectile percute le montant du 7-B. Des étincelles jaillissent. L'homme au masque se fige, le bras armé suspendu dans une trajectoire interrompue.

Leila bascule. Elle rampe, les doigts crispés sur le sol huileux. L'odeur du gasoil lourd remplit sa gorge, une mélasse étouffante qui se mêle au parfum métallique du sang de Morel. À quelques mètres, son ancien partenaire s'est affalé contre un pneu, une main pressée sur son épaule où une tache sombre s'élargit.

— Putain de merde ! éructe Morel, la voix étranglée.

Il essaie de ramasser son arme avec sa main valide, mais ses doigts glissent sur la crosse humide. L'homme au masque pivote sur ses talons pour faire face à la menace invisible. Il se tapit derrière une caisse, ses mouvements fluides rappelant ceux d'un insecte pris au piège. Le silence retombe, seulement troublé par le tic-tac d'un moteur qui refroidit.

Leila retient son souffle. Elle voit les visages des autres policiers qui restent pétrifiés dans la pénombre, leurs silhouettes indécises flottant entre le devoir et la corruption. Personne ne bouge.

Un deuxième impact pulvérise la vitre de la cabine du camion de tête. Les éclats de verre pleuvent comme des diamants brisés, et le chauffeur s'effondre sur le volant, déclenchant un coup de klaxon long, monotone, un cri de détresse mécanique qui résonne dans tout le bassin. Leila profite de cette plainte stridente pour se redresser. Elle doit atteindre ces dossiers.

L'homme au masque se redresse brusquement, le couteau pointé vers le haut des piles de ferraille. Il ne regarde plus Leila. Morel, lui, a réussi à saisir son Glock et commence à arroser les conteneurs supérieurs à l'aveugle, les flammes sortant de son canon éclairant son visage déformé.

Leila s'élance vers la gueule du conteneur. Elle plonge à l'intérieur, le fer froid l'accueillant dans une obscurité relative. Elle tâtonne, ses mains rencontrant des caisses de bois brut dont les bords lui entaillent les paumes. Elle cherche la mallette en cuir. Elle trouve enfin un objet rigide, enfoui sous une bâche. Elle tire, et la mallette glisse sur le plancher métallique.

C'est à cet instant qu'une ombre occulte l'entrée.

Morel est là, debout, son arme braquée directement sur son visage. Le sang a maculé tout son buste. Son doigt se crispe.

Le klaxon s'arrête brusquement.

Dans le silence, le bruit d'un briquet retentit juste derrière lui.

Le dé clic du Zippo ponctue la scène. Morel ne bronche pas, mais son index tremble imperceptiblement. Une goutte de sueur glisse lentement le long de sa tempe. Leila perçoit le battement sourd de ses propres artères.

L'odeur d'essence de briquet s'insinue dans l'air. Derrière Morel, une petite flamme danse, une luciole dont le reflet se fragmente sur le canon noir. L'ombre de l'homme se projette sur Leila, immense. Morel n'ose pas se retourner. Son souffle est haché par la douleur.

— Pose ça, Morel, souffle une voix de velours.

C'est Elias. Il est là, debout dans l'entrebâillement, une silhouette élégante dans ce décor de fin du monde. Leila déplace lentement son poids. Le métal gémit sous elle.

Morel ne répond pas, mais sa mâchoire se contracte. Il est pris entre sa trahison et sa survie. Ses yeux fixent Leila comme si elle était la source de tout le malheur du monde. Dehors, le bruit des pneus s'arrête net. Des portières claquent.

— Elle a la preuve, Elias, grogne Morel.

Elias fait jouer le capuchon de son briquet, *clic, clac*, un métronome pour leur exécution. Il s'avance d'un pas, entrant dans le périmètre. Leila voit maintenant ses yeux, deux fentes d'obsidienne dénuées de toute trace d'empathie. L'huile au sol rend chaque appui précaire.

Un cri s'élève sur les docks, étouffé par une rafale d'arme automatique. Les balles

percutent l'extérieur du conteneur avec un bruit de cloche démente. Morel sursaute, son arme dévie, mais son doigt reste figé. Leila se plaque au sol alors qu'une nouvelle décharge déchire le flanc droit du 7-B.

— Le temps presse, murmure Elias en éteignant son briquet d'un coup de pouce sec.

L'obscurité retombe comme un linceul. Leila n'entend plus que le sifflement des balles au-dehors et la respiration erratique de Morel. Elle sent une chaleur soudaine contre sa joue. Un liquide chaud et visqueux commence à goutter depuis le haut. Morel vacille, le poids de son corps déplaçant l'air.

Un nouveau tir, unique, précis, claque à l'intérieur même de la structure.

La détonation lui comprime les tympans. Un flash blanc efface Morel. Elle attend la déchirure dans sa propre chair, mais ne trouve qu'une chaleur étrangère. Ce n'est pas son sang. C'est celui d'un autre. Un râle de succion s'élève.

Le colosse s'effondre. Morel bascule sur le côté, sa carcasse heurtant des caisses de munitions avec un fracas de quincaillerie. Une odeur de cordite et de tripes envahit l'espace clos.

— Mauvaise pioche, Morel, lâche une voix.

Elias. Pas une once d'adrénaline. Leila tourne la tête, cherchant à percer le noir. Elle devine sa silhouette, debout, l'arme encore fumante pointée vers le tas de viande.

Un rai de lune traverse un impact. Il éclaire la main d'Elias. Il tient un Beretta équipé d'un silencieux. Le canon se déplace lentement. Centimètre par centimètre. Il cherche Leila. Elle retient son souffle.

Dehors, le chaos s'intensifie. Des ordres brefs fusent. Ce ne sont pas les sirènes de

l'espoir, mais les sons d'un nettoyage de zone mené avec une rigueur administrative.

— Donne-moi la mallette, Leila, murmure Elias.

Leila sent le liquide visqueux atteindre son cou. Ça colle. Elle rampe en arrière, ses talons griffant l'acier strié. Elle heurte un fût. Le tintement résonne comme un gong.

— Tu entends ça ? reprend Elias. Ce sont tes collègues. Le commissaire Vasseur mène l'assaut. Tu crois qu'ils viennent pour toi ?

Il fait un pas de plus. Leila palpe le sol derrière elle, cherchant n'importe quoi. Ses doigts rencontrent le canon du pistolet de Morel. Elle le saisit. La crosse est couverte de sang, glissante.

Une lumière crue inonde soudain l'entrée. Les portes massives pivotent dans un cri de ferraille torturée. Elias plisse les yeux, le visage baigné par les projecteurs des colonnes d'assaut.

Leila lève l'arme de Morel, visant la silhouette d'Elias en contre-jour. À l'entrée, trois hommes en uniforme noir pénètrent dans le périmètre. Ils ne visent pas Elias. Leurs lasers rouges convergent tous sur la poitrine de Leila.

— Cible identifiée, lance une voix. On a la traître.

Le doigt de Leila s'engourdit. Elias lui adresse un sourire triste alors qu'il range son arme. Il s'écarte pour laisser passer les hommes de l'ombre.

— Le 7-B n'est pas une preuve, Leila, dit-il en reculant vers la lumière. C'est un testament.

Le premier tireur ajuste sa visée, le point rouge fixé entre ses deux yeux. Elle voit le

doigt se contracter.

Le monde s'arrête de tourner. Une seconde. Une éternité.

Le conteneur explose.

Chapitre 4

Cavale à bout de souffle

Le port de Marseille est une gorge de fer. Tout y est démesuré : le grondement des portiques qui déplacent le monde, les dents de géant des conteneurs qui se referment sur l'horizon. Leila presse sa main gauche contre son épaule. Une sève sombre s'infiltré entre ses doigts, une chaleur poisseuse qui refuse de s'arrêter. Elle s'adosse à une paroi bleue écaillée par le sel. Le froid du métal transperce son tee-shirt trempé. La balle a laissé un cratère. Une pulsion électrique. À chaque battement, la plaie hurle.

L'odeur sature tout : gazole brûlé et mer morte. Ici, la ville vomit sa logistique dans un vacarme de chaînes. Un chariot élévateur passe trois allées plus loin. Ses bips de recul scandent l'attente de Leila comme un métronome. Elle retient son souffle, les bronches chargées de rouille. Ses bottines crissent sur le gravier huileux. Elle cherche l'angle mort, là où les caméras de l'Hydre ne regardent jamais. Des cercueils de fer empilés jusqu'au ciel gris.

Elle s'accroupit derrière un bloc de béton rongé par le sel. Sa main tremble. Elle sort le téléphone sécurisé, une brique noire qui pèse une tonne. Elle compose le numéro de Vasseur avec une lenteur de condamnée. Une tonalité. Longue. Une deuxième. Une goutte de sueur pique sa paupière. Elle l'essuie du revers de la main, étalant du sang sur son front.

Le dé clic. Un souffle.

— Vasseur ? murmure-t-elle. J'ai les dossiers. Zone Est, section quatre. Venez me chercher avant qu'ils ne bouclent tout.

Le silence qui suit n'est pas une réflexion. C'est un gouffre. La respiration à l'autre bout est trop calme. Trop régulière. La voix s'élève, une caresse sur une lame.

— Bonjour, Leila. Tu as l'air essoufflée. Tu devrais te reposer.

Le temps se fige. Le plastique brûle sa joue.

— Elias, articule-t-elle.

— Ton canapé est d'ailleurs très confortable, reprend la voix. Je suis dans ton salon, Leila. Je regarde tes photos. Le cadre en argent sur le buffet. Toi et la petite au bord du Verdon. Elle a tes yeux.

Un spasme secoue son épaule. Elle ferme les paupières, le front contre la paroi. À l'autre bout du fil, elle reconnaît un petit cliquetis métallique. Son réfrigérateur. Le compresseur fatigué qu'elle jurait de réparer chaque dimanche. Un détail domestique au milieu du massacre.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je vois les caméras bouger, Leila. Elles ne te cherchent pas. Elles t'attendent.

Elle tourne la tête. En haut d'un pylône, l'œil noir d'un dôme pivote. Un mouvement fluide. Prédateur. Un SUV noir surgit au bout de l'allée. Phares éteints. Il glisse comme un requin dans les eaux troubles du port. La vitre descend. Un silencieux émerge de l'obscurité, long et obscène.

— Ils sont là, chuchote Elias. Et ils n'ont pas de trousse de secours.

L'optique accroche un éclat de lune. Le point est fixé sur sa mâchoire. Leila ne respire

plus. La rage supplante la terreur. Elle sent le dossier contre ses côtes, ce tas de feuilles qui vaut plus que sa peau. Elle se décale d'un millimètre. Le gravier crisse. Le canon suit le mouvement avec une fluidité de serpent.

Soudain, le conteneur contre lequel elle s'appuie tremble. Un grognement de métal torturé. Les verrous hydrauliques lâchent. La masse d'acier glisse sur ses rails. Leila bascule dans le vide créé par le déplacement du bloc. Elle tombe sur le dos. Une ombre massive se découpe dans l'ouverture. Treillis gris. Masque à gaz. Un fumigène dégoupillé inonde l'espace d'une purée de pois opaque.

On la soulève comme une poupée de chiffon. Une main gantée de kevlar broie son épaule blessée. Elle hurle. On l'entraîne dans l'obscurité d'une boîte qui se referme.

Le noir est une masse solide. Leila sent le sol vibrer. Les impacts de balles à l'extérieur résonnent comme une grêle monstrueuse. Elle est dans le ventre d'un monstre qui s'élève. Les chaînes gémissent. Puis, un choc sourd. Le sol vibre différemment. Un ronronnement de moteur diesel massif. Un cargo.

L'homme au masque allume une torche. Le faisceau la frappe de plein fouet. Il sort une seringue. Un liquide translucide. Une promesse de néant.

— Ne bouge pas, murmure la voix déformée. Ce sera plus propre.

Leila contracte ses muscles. Ses doigts rencontrent un bord tranchant dans une caisse derrière elle. Une sangle métallique. Elle la saisit. L'aiguille effleure son cou. Elle utilise le roulis du navire pour basculer. La sangle devient un fouet. Elle l'abat vers la gorge exposée.

Le choc est mou. Un grognement. La seringue dévie. Leila ne lâche pas, sentant la chaleur d'un jet de sang lui éclabousser le visage. Elle rampe, s'échappant par l'entrebâillement des portes mal scellées.

Un choc latéral fait hurler l'acier. Un abordage. Le conteneur se décroche, bascule, et percute le quai dans un fracas de fin du monde.

Leila percute le béton. Marseille pue le sel et la trahison. Elle se redresse, vacillante. Ses jambes sont du coton mouillé. Elle s'engouffre dans le labyrinthe des blocs Maersk. Elle doit s'arrêter. Elle sort le téléphone. L'écran est fêlé.

— Morel ? murmure-t-elle au premier dé clic. Viens me chercher... quai 4...

— Morel ne viendra pas, Leila.

Elle se fige. C'est la voix d'Elias. Mais elle est réelle. Elle n'est plus dans le combiné. Elle vient de l'obscurité, juste derrière elle. Une odeur de tabac froid et d'eau de Cologne coûteuse perce la puanteur du soufre.

Le froid du métal mord sa tempe. Une morsure précise. Elias est là. Il n'a jamais quitté le port. Le téléphone au sol vibre. Une notification. Un flux vidéo en direct.

Sa propre cuisine. Filmée depuis le détecteur de fumée. Sa fille est de dos, devant son bol de céréales. Une silhouette passe dans l'arrière-plan. L'ombre lève la main vers la caméra et agite les doigts.

Elias, derrière Leila, répète le geste dans son champ de vision.

— Regarde bien, Leila.

Le canon quitte sa tempe pour se loger sous sa mâchoire. Il l'oblige à lever les yeux vers le ciel de plomb. Le doigt d'Elias se contracte.

— Compte jusqu'à trois.

Chapitre 5

Le pacte des ombres

La clé glisse dans le barillet. Le métal hurle contre les parois du palier, un son sec qui ricoche dans le vide. Leila bloque sa respiration. Sa paume glisse sur la poignée en laiton. Elle sent le poids de son arme de service dans son sac, inutile, une excroissance de fer blanc qui pèse une tonne. L'entrée est un tombeau étanche. Une effluve de tabac blond et d'ambre flotte dans l'air immobile. Une souillure dans son sanctuaire.

Elle fait un pas. Le plancher craque sous sa botte, une détonation dans le silence de la Zone Est. Dans le salon, une silhouette se découpe contre la lueur orangée des lampadaires. Elias est assis dans son fauteuil préféré. Il ne bouge pas. Une statue de granit poli, les jambes croisées, d'une élégance obscène.

— Tu es en retard, Leila.

Sa voix est basse. Un rasoir enveloppé de soie. Sur le guéridon, Leila remarque une liste de courses griffonnée le matin même : *beurre, café, litière*. Ce morceau de papier jauni, coincé sous une coupelle vide, semble appartenir à une autre civilisation.

Elias fait tourner le liquide ambré dans son verre. Les glaçons s'entrechoquent. Le dos contre la porte close, Leila sent ses muscles se saisir. La ville, derrière la vitre, est un labyrinthe de grues prêt à les broyer. Sa gorge est un désert de sel.

— Où est Marc ?

Elias boit une gorgée, une lenteur calculée pour étirer chaque seconde. Le temps se

dilate. Une goutte de sueur trace un chemin de glace le long de la colonne vertébrale de Leila. Elle voit ses mains : trop propres pour cet enfer.

— Assieds-toi. Ce n'est pas une invitation.

Elle ne bouge pas. Son regard scanne la pièce. Tout est à sa place, d'une propreté terrifiante. Elias se penche en avant, la lumière des persiennes zébrant son visage.

— Le système central des douanes. La passerelle Delta-4. Je veux le code, Leila. Tout de suite.

Il pose un boîtier noir sur la table. Un écran s'allume, baignant la pièce d'une lueur bleue, électrique. Elle connaît l'enjeu : la porte ouverte à l'Hydre, le poison déversé dans les veines de la ville.

— Si je le fais... Marc revient ?

Elias esquisse un sourire qui ne touche pas ses yeux. Il pianote un message sur son téléphone. Un signal sonore retentit dans le couloir. Des pas lourds, traînants. La poignée pivote avec une insistance mécanique.

La porte s'ouvre.

Une silhouette massive s'encastre dans l'embrasure. Marc avance, rigide, un automate aux ressorts brisés. Ses poignets sont soudés par des anneaux d'acier qui mordent la chair. Il ne regarde pas Leila. Sous sa chemise de lin froissée, une épaisseur rigide déforme son torse.

Des veines de cuivre et de plastique rouge serpentent autour de son cou, rejoignant une unité centrale fixée à sa taille. Un écran à cristaux liquides palpite contre son sternum. L'air se charge d'une âpreté chimique. Elias fait glisser une phalange sur le

cristal de son verre, un crissement aigu qui lacère le silence.

— Ne le touche pas, murmure-t-il. Le capteur de proximité est... poétique. Une variation de chaleur, un contact trop brusque, et cet immeuble devient un cratère.

Le silence est une chape de béton. Leila s'approche de l'appareil, chaque mouvement pesant une tonne. Elle s'assoit en face d'Elias. Ses doigts survolent les touches tactiles. Elle connaît ce code par cœur, gravé dans sa moelle. Elias se penche, son ombre recouvrant ses mains.

Elle tape le premier chiffre. Un bip sonore. Marc ferme les yeux, une larme unique traçant un sillon de sel à travers la poussière de son visage.

Soudain, l'écran affiche : *SÉCURITÉ BIOMÉTRIQUE REQUISE*.

Elias se fige. Sa main se referme sur le poignet de Leila, ses doigts s'enfonçant dans les tendons. Dans le couloir, l'ascenseur s'arrête. Trois coups secs. Autoritaires.

Le voyant du gilet passe à l'orange fixe. Elias sort un Sig Sauer de sa ceinture et presse le canon contre la tempe de la douanière.

— Ouvre la session. Maintenant.

Le métal est un cercle de glace. Derrière la porte, la voix de Varez s'élève : « Leila, je sais que t'es là. Réponds, bordel, le conteneur 402 pisse de l'acide ! »

Elias guide le bras de Leila vers le rectangle de verre dépoli. Une lumière rouge, intermittente, projette des ombres saccadées. Leila presse son pouce contre le verre. Le lecteur émet un bip strident : *ERREUR – SURFACE HUMIDE*.

Le trousseau de clés de Varez cliquette contre la serrure. Elias arme le chien de son

pistolet. Un clic définitif. Leila frotte frénétiquement son pouce contre son jean. Elle regarde Marc, puis la poignée qui s'abaisse. Le signal du gilet vire au rouge vif. Un sifflement aigu émane des circuits.

— Leila, j'entre ! gueule Varez.

Elle écrase à nouveau son pouce sur le verre. Une barre de chargement apparaît, verte, progressant avec une cruauté calculée. Le bois craque sous l'épaule de Varez. La porte pivote.

Le regard de l'adjoint passe de Leila à Elias, puis s'arrête sur la poitrine de Marc. Le sifflement s'arrête net. Dans le silence, un compte à rebours commence.

02:59. Les chiffres sont d'un rouge chirurgical.

— Bonjour, Varez. Vous arrivez pour le bouquet final.

Elias pose une clé USB sur la table.

— Insère-la, Leila. Pour lui.

Varez porte la main à son holster. Un mouvement suicidaire. Elias pivote son arme. Leila voit la sueur perler sur le front de Marc, s'écraser sur le détonateur. Elle saisit la clé. Le plastique est rugueux. Elle l'aligne, sentant la résistance des broches. Un dé clic. Sur le moniteur, une barre de progression surgit. *Chargement... 1 %*.

— Pourquoi ? murmure-t-elle.

— La discipline est la seule forme de survie, Leila.

Varez reste figé, main sur la crosse. Le disque dur siffle. Soudain, le minuteur sur le

torse de Marc tressaute. Il ne décompte plus normalement. Il saute des étapes.

02:15. 01:40. 00:07.

— Je n'ai pas programmé ça, lâche Elias, une fêlure dans la voix.

La barre de progression vire au rouge. Une sirène lointaine s'échappe de l'ordinateur. La porte d'entrée claque violemment. Le verrou électronique s'enclenche. Piégés.

Leila sent le sang cogner dans ses oreilles. Elias ne lâche pas son poignet, cherchant l'os. Une volute de fumée bleue s'échappe de la prise USB. L'odeur de plastique brûlé devient corrosive.

— Le code est court-circuité, Elias, lâche Varez. La passerelle s'est refermée sur nous.

Le gilet vibre contre les côtes de Marc. Le bourdonnement est un nid de frelons en colère. 00:07. Le chiffre reste fixe, brûlant la rétine. L'ampoule du plafonnier explose. Dans l'obscurité, seul le rouge du détonateur hache la pièce.

Une fine nappe de gaz blanc rampe sur le carrelage. C'est lourd, froid. Ça encercle leurs pieds comme une marée de givre.

— Ne respirez pas, ordonne Elias.

Le verrou électronique gémit. Le voyant passe au bleu. La porte s'entrouvre, libérant une lumière crue. Une silhouette en combinaison tactique noir mat s'avance. Le visage est caché par un masque balistique intégral, lisse. Elias lève son arme, mais sa main tremble.

— Pose ton arme, Elias.

Une voix sans timbre. L'intrus lève un boîtier compact. Il appuie sur une icône. Le sifflement du gilet s'arrête.

— Transfert complété à 100 %. Initialisation de la phase de nettoyage.

L'homme au masque se tourne vers Leila. Le reflet du 00:07 sur sa visière est remplacé par un mot : EXECUTION.

Elias tire. La balle ricoche sur le plastron de l'intrus dans un éclair d'étincelles. Marc vacille et s'écroule. Leila se jette sur lui, ses genoux râpant le tapis. Elle plaque sa poitrine contre celle de son mari, fermant les yeux, attendant l'éclair blanc.

Le chiffre zéro s'affiche. Un clic mécanique profond.

Pas d'explosion.

Les sangles se détachent avec un sifflement pneumatique. Marc est libre, inconscient. Leila halète, inondée de larmes froides. L'homme noir ne la regarde plus. Il fixe l'écran de télévision qui s'allume seul.

À l'image, les caméras de surveillance du port montrent les portes blindées des entrepôts s'ouvrir. Des ombres s'y engouffrent déjà. Le terminal est tombé.

Le tueur range son arme. Il pivote vers la sortie.

— Vous avez fait le bon choix, Leila. Mais le pacte ne concernait que votre mari.

Un nouveau bip. Il vient de la poche de Leila. Son téléphone. Un message unique s'affiche : *Vérifiez la chambre des enfants.*

Chapitre 6

L'Hydre se réveille

La sueur pique ses paupières. Une goutte lourde s'écrase sur le clavier, pile entre les touches « Entrée » et « Suppr ». Leila ne cille pas. Dans l'obscurité du bureau, seule la lueur bleutée de l'écran découpe son profil. Dehors, le port de Marseille gronde, une bête de métal digérant ses conteneurs dans un fracas de chaînes rouillées. Ici, le danger ne pèse que quelques octets.

Ses doigts survolent la souris. La paume est moite. Le curseur clignote, poulx erratique au milieu d'une cascade de données. Panama. Malte. Hong Kong. Dix millions d'euros s'évaporent en quatre secondes. Puis vingt. Puis quarante. Le flux est une injection létale dans les veines du système. Elle tape une ligne de commande, les phalanges craquantes. Elle doit verrouiller le nœud central.

« Accès refusé ».

Le message ne clignote pas ; il s'affiche avec la froideur d'une sentence. Un rictus étire ses lèvres sèches. Ils l'ont isolée. Le système ne reconnaît plus la « lame de la douane ». Elle regarde fixement son dossier d'employée s'afficher à l'écran. En haut à droite, le tampon rouge *DÉCÉDÉE* vient de s'apposer numériquement.

Elle n'a plus de nom. Plus d'existence.

Soudain, le sifflement du ventilateur s'arrête. Le silence qui suit est une lame de fond. Elle cherche son inhalateur, ses doigts tâtonnent dans le noir, renversent un gobelet en carton. Le café froid se répand sur des dossiers vieux de dix ans. C'est l'odeur de la fin de carrière. Elle se lève, sa chaise roule contre le mur avec un choc sourd.

La porte blindée de l'étage cède. Pas d'explosion tonitruante, juste le gémissement du métal que l'on découpe au vérin. Des pas cadencés écrasent le linoléum. Ce rythme est trop parfait. Trop militaire. Leila plonge la main dans son tiroir, mais ses doigts ne rencontrent que le vide du bois nu. On lui a déjà tout pris.

Elle se plaque contre le mur. La poignée tourne. Lentement.

La porte explose enfin, projetant un nuage de poussière calcaire et de fumée chimique. L'air devient une mélasse grise qui brûle les sinus. Leila plaque ses mains sur ses oreilles pour étouffer le sifflement qui lui cisaille le crâne. Elle rampe, les genoux broyant des débris de verre. À travers le brouillard, une silhouette massive se découpe. Un homme en casque intégral, immobile. Sur son épaule, le brassard de la Douane brille sous les flashes des gyrophares qui balaient déjà les stores.

L'homme retire lentement son masque. Elias.

— Tu n'as jamais su quand t'arrêter, Leila, murmure-t-il.

Sa voix est calme, presque triste. Il n'épaule pas son arme. Il regarde simplement le café renversé sur le sol. Un détail humain dans un désastre planifié.

— Où est la clé de secours ?

Leila crache une salive amère. Elle ne répond pas. À l'autre bout de la pièce, le terminal affiche une destination finale : une société écran liée à un groupe paramilitaire d'Europe de l'Est. Le « Reset ». Une remise à zéro physique et financière de la République.

Le silence est rompu par un crissement de radio.

— Cible localisée. Nettoyage en cours.

Elias soupire. Il pose sa main libre sur l'épaule de Leila, une pression presque amicale avant de la clouer au sol. Le canon de son Sig Sauer s'imprime contre sa tempe. Le métal est un cercle de glace. Elle sent l'humidité de sa propre peur couler le long de sa joue.

— Respire, Leila, souffle-t-il. C'est juste le monde qui change de propriétaire.

Un bruit de succion retentit : le sceau pneumatique de la porte se verrouille. Ils sont enfermés dans la carcasse de béton. Une lueur rouge clignote sur un boîtier mural. Le compte à rebours.

Soudain, une troisième ombre émerge de la fumée. Elle n'a pas d'armure. Juste un téléphone satellite dont l'écran bleuté illumine un visage que Leila a porté en terre six mois plus tôt. Varga. Le "mort" avance, écrasant les dossiers avec un mépris souverain. Ses yeux sont des billes d'obsidienne.

— Lâche-la, grince Varga. Elle n'est pas encore sur la liste.

Elias se fige. La hiérarchie vient de se briser. Le poids sur le poignet de Leila s'allège. Elle profite de cette micro-seconde de flottement, de ce regard perdu d'Elias vers son ancien mentor, pour rouler sur le côté. Ses doigts se referment sur un coupe-papier en laiton, un souvenir de son père oublié sous le bureau. Une épingle face à une armée.

Le terminal vomit ses derniers chiffres. 100 %. Le transfert est validé. L'Hydre a fini de boire.

— Le nettoyage est confirmé, dit Varga en consultant son écran. Efface les traces. Et finis-en avec elle.

L'ordre est une sentence administrative. Elias pivote, mais son bras tremble. Le

colosse hésite entre la loyauté et le meurtre. Dehors, les rotors d'un hélicoptère hachent l'air, faisant vibrer les fondations. La zone Est est en état de siège, mais les secours ne franchiront pas le périmètre. La police sécurise le crime.

Une détonation étouffée laboure l'épaule d'Elias. Il est projeté contre le serveur dans un fracas de métal. Un sifflement rauque s'échappe de sa gorge. Il n'est plus le bourreau, juste le premier cadavre collatéral.

L'intrus masqué s'avance vers Leila. Il bouge avec une économie de gestes terrifiante. Il range son arme, sort une lame de carbone mate. Il veut que ce soit personnel. Leila recule, le dos contre l'acier brûlant des machines. L'odeur de brûlé lui sature les poumons. Elle voit l'index de l'homme se contracter sur le manche ergonomique.

Le plafond crache un nouveau nuage de gravats. Une charge de rupture vient de pulvériser la fenêtre haute. Un éclair de magnésium sature la pièce, aveuglant les optiques des masques.

Dans le chaos blanc, Leila sent une main gantée de noir saisir son col. On l'arrache au sol.

— Ne tire pas ! hurle une voix qu'elle pensait avoir enterrée avec ses illusions. Elle est à moi.

Leila reconnaît le timbre d'Elias, mourant mais féroce, juste avant que le sol ne se dérobe définitivement.

Chapitre 7

Labyrinthe de rouille

L'eau monte aux hanches. Un bouillon noir. Gasoil et merde. Leila s'enfonce dans les entrailles de la Zone Est. L'acide mord le tissu de son pantalon. Une brûlure lente. Elle progresse à tâtons. Ses doigts s'écrasent sur un lichen spongieux. Les murs exsudent une sueur de rouille. Elle respire par bouffées courtes dans le col de son blouson. L'éther et la décomposition filtrent à travers les fibres.

Un clapotis. Trop fort. Elle s'immobilise. Sa main droite se crispe sur la crosse du Sig Sauer. Métal froid. Paume moite. Le silence n'existe pas ici. C'est un bourdonnement sourd. Une vibration de machines qui cogne la cage thoracique. Un rat file sur une conduite en fonte. Ses griffes crissent comme un scalpel. Leila relâche son diaphragme. Elle compte les battements de son cœur. Un marteau-piqueur contre ses tempes.

À l'angle d'un collecteur, une lueur bleue danse sur la paroi. Elle rase le mur. Ses bottes s'enfoncent. Succion écœurante. Derrière une grille, des caisses noires s'empilent. Précision chirurgicale. Le logo de l'Hydre brille sous le faisceau. Matériel militaire. Propre. Sec. Une insulte à la crasse. Elle effleure un couvercle. Le plastique est froid. Étranger.

Une forme brise la ligne des caisses. Un homme assis contre un rack. Tête sur l'épaule. Mâchoire pendante. Un masque de cire brûlée. Sous l'humidité, sa peau luit. Une chaîne en acier supporte une clé USB sur son sternum. Leila sent l'adrénaline virer au plomb.

Elle avance. Phalanges tremblantes. Souffle saccadé. Elle évite les orbites vides pour

ne pas vomir son café froid. Ses doigts frôlent le cou. Cuir mouillé. Frisson électrique. Elle saisit la clé. Le métal est poisseux de sel et de sang sec. Elle tire. La chaîne rompt. Un claquement de coup de feu.

Un râle déchire l'air. Une main violacée jaillit. Une pince de fer se referme sur sa trachée. Les yeux du mort s'ouvrent. Billes de verre injectées de sang. Morel. Ou ce qu'il en reste. La moitié du visage est un cratère de chair vive. Le regard est chargé d'une haine brute. Il serre. Des points noirs envahissent sa vision. Il plaque son autre main sur sa bouche.

L'air s'arrête. Le larynx craque. Elle sent la pulpe des doigts s'enfoncer derrière l'os. Ses poumons brûlent. Éponges sèches. L'odeur la submerge : gaze stérile, putréfaction, iode rance. Les paupières de Morel sont des replis violets. Il ne cille pas.

Elle veut hurler. La paume calleuse étouffe le son. Un gémissement animal meurt dans la main du mort. Elle griffe son avant-bras. Le tissu brûlé cède sous ses ongles. La chair dessous est dure comme du bois mort. Il ne réagit pas. Leila sent ses muscles se liquéfier. Le manque d'oxygène pèse. Dans sa main droite, elle serre toujours la clé USB. Le métal lui entaille la paume. Un rappel tranchant. Elle est vivante.

Elle bascule. Les corps s'effondrent dans l'eau grasse. Choc glacé sur les vertèbres. La vase s'insinue sous son col. Morel est sur elle. Son poids écrase ses poumons vides contre le béton. À travers le voile lumineux, elle voit le serpent de l'Hydre. Il se moque d'elle. Son bras gauche tâtonne dans la boue. Elle cherche le Sig Sauer. Rien que du vide et des débris rouillés.

Morel penche son visage ravagé. Fibres musculaires à nu. Tendons blanchâtres. Un sifflement s'échappe de ses lèvres. "Leila..." Un souffle de poussière. Il ne négocie pas. Il est la conséquence physique d'une trahison. Sa main gauche quitte sa bouche. Elle saisit son poignet droit. Torsion brutale. Le radius menace de rompre.

L'os craque. Plainte sourde. Explosion blanche dans son crâne. Elle lâche prise. La clé USB glisse dans l'eau noire. Morel grogne. Un son de bête. Il relâche la gorge pour plonger ses doigts dans la mélasse. Sa seule chance. Leila plaque ses mains sur le visage de Morel. Ses pouces cherchent les globes oculaires.

Un bruit métallique. Des pas lourds frappent la grille d'accès. Des faisceaux balayent l'eau grasse. Morel se fige. Main immergée. Son œil valide fixe l'entrée. Terreur nouvelle. Ce ne sont pas des secours. Ce sont des nettoyeurs.

Un laser rouge fend l'obscurité. Une aiguille de lumière sur le front de Morel.

Le point écarlate ne bouge pas. Ponctuation de sang sur la chair brûlée. Morel s'immobilise. Leila sent le poids changer. Ce n'est plus un prédateur, c'est une cible. L'eau brûle sa peau comme un acide tiède. Elle ne respire plus. Les bottes martèlent les passerelles. Rythme mécanique.

Les lampes découpent le noir. Morel tourne son œil vers elle. Une lucidité désespérée. Sa main remonte doucement. Croûte noire et luisante. Il ne cherche plus la clé. Il cherche son regard. L'odeur de pansement souillé et d'éther remplit l'espace. C'est la fin. Une goutte tombe d'une canalisation. Détonation dans le silence.

Le laser descend. Il glisse sur le nez de Morel. Il se fixe sur le sternum de Leila. Froid intense. La lumière rouge traverse l'eau. La clé USB brille à quelques centimètres de son flanc. Elle doit choisir. Le moindre mouvement déclenchera le tir. Morel l'a compris. Il resserre ses doigts sur son poignet blessé. Pas pour briser. Pour l'empêcher de bouger. Un lien de damnés.

Les voix arrivent. Étouffées par les masques. "Secteur 4 propre. Progression." Accent étranger. Sec. Les nettoyeurs de l'Hydre sont là pour effacer les traces. Le cœur de Leila cogne. Elle glisse ses doigts vers la clé. Millimètre par millimètre. Morel tremble.

Le laser tressaute. Un bruit de succion. Un silencieux qu'on arme. La lumière inonde la cachette. Brasier d'argent toxique. Morel ouvre la bouche. Un râle de terreur pure. Sa main plaque le visage de Leila au fond du cloaque. Il la dissimule sous la surface huileuse. La première balle déchire l'air.

L'eau noire s'engouffre dans ses narines. Viol liquide. Fioul épais. Elle ne lutte pas. L'instinct est plus froid que la vase. Au-dessus, la surface ondule sous les éclairs blancs. *Ploc.* Une balle traverse le miroir. Sillage de bulles à quelques centimètres de son épaule. Morel est un bouclier de viande. Ses muscles tressautent. Spasmes électriques. Elle sent ses doigts gratter le fond. Contact. Anguleux. Froid. Elle saisit la clé.

"Cible identifiée. Le gros est à terre."

"Et la femme ?"

"Sous lui. Arrose."

Une rafale. Le corps de Morel encaisse. Viande martelée. Leila est plaquée contre le limon. Le sang de Morel se dilue en rubans sombres dans l'eau. Chaleur écœurante. Elle est une morte en sursis. L'air manque. Elle lâche le bras du cadavre. Elle glisse dans une niche d'évacuation. Ombre totale. Une botte écrase les doigts de Morel juste au-dessus de son visage. L'os craque.

La lampe plonge dans l'eau. Elle cherche un mouvement. Le faisceau s'arrête sur sa main. Un reflet sur la clé USB.

Aiguille blanche. La clé, bloc d'obsidienne, signe son arrêt de mort. Le métal brossé a capté l'éclat. En haut, le silence s'épaissit. Leila se pétrifie. Son diaphragme est un bloc de marbre gelé. Une goutte huileuse glisse sur sa tempe. Lenteur de glacier.

Le chasseur analyse le bug dans le décor. La botte écrase les phalanges de Morel.

Leila perçoit la vibration dans ses tympans. L'odeur du tueur : ozone et huile d'armurerie.

"Là", murmure une voix.

Pas d'émotion. Ses doigts se crispent. Elle veut cacher la clé, mais le moindre spasme est une fusée éclairante. Ses poumons brûlent. Vision tachetée d'argent. Elle lève les yeux. Le silencieux est un long doigt noir pointé entre ses yeux.

Morel oscille. Dernier spasme ou tassement. Son épaule s'affaisse. L'eau noire déferle sur la main de Leila. Le reflet disparaît.

"Juste un reflet sur la merde. On bouge. La marée remonte."

La pression s'évapore. Les bottes s'éloignent. Rythme de métronome. Mais la lumière reste. Elle stagne. Leila laisse échapper une bulle. Minuscule. Une perle de trahison. Elle monte. Elle ondule dans l'huile. Sphère d'oxygène prête à éclater. Leila tend sa main libre. Elle veut intercepter la bulle. Ses ongles effleurent la pellicule huileuse. Le chasseur se repenche.

La bulle crève. *Plop.*

La lampe revient. Sèche. Focalisée. Leila entrevoit un masque de polymère. Il ne s'en va pas. Il s'accroupit. La grille geint. Une main gantée de néoprène plonge. Tâtonnement aveugle. Précision implacable. La paume frôle son cuir. Il cherche une gorge. L'air dans ses poumons est un poison.

Elle lâche la clé. Ses doigts rencontrent un fusil d'assaut sous Morel. Un Sig oublié. Elle saisit la poignée poisseuse. Les doigts du tueur se referment sur ses cheveux. Sa tête est arrachée hors de l'eau. Explosion de gouttes noires. Elle ouvre la bouche. Seul le fioul sort. Le canon lui écrase la mâchoire.

"Trouvée."

Le doigt crispe la détente.

Le métal s'enfonce sous l'os. Morsure d'acier. L'air s'engouffre. Brûlure. Elle recrache un filet d'eau noire sur le gant. Ses cervicales crient. Elle voit la phalange se replier sur la queue de détente. Un millimètre. L'éternité. Dans le tunnel, seul le goutte-à-goutte résonne.

"Tu aurais dû rester au bureau, petite douanière."

Sa main droite cherche le levier d'armement du fusil immergé. Graisse de stockage épaisse. Son cœur bat à s'en briser les côtes. Elle sent la chaleur du tueur. Présence massive. Confiance absolue. Sa main gauche reste coincée sous Morel. Le poids mort l'ancre dans la tombe.

Le tueur savoure. La lampe frontale l'aveugle. Elle n'est qu'un déchet. Le cran de sûreté s'efface. Clic mécanique. Vibration osseuse. Un mouvement parasite perturbe la surface.

Une onde. Lente.

Le buste de Morel bascule. Ce n'est pas le courant. Sous sa main gauche, les muscles du mort se contractent. Chaleur anormale. Les paupières de Morel tressaillent. Elles s'ouvrent sur des pupilles dilatées. Agonie indicible. Le visage défiguré se convulse.

La main de Morel jaillit. Étau de fer. Les doigts se referment sur la gorge de Leila. Elle étouffe. Piégée entre le canon et le revenant. Le tueur se pétrifie. Morel émet un sifflement humide. Gargouillis de sang.

Morel approche ses lambeaux de chair. Dents jaunes. Rictus dément. Sa main sur le Sig se crispe. Chargeur engagé. Morel plante ses ongles dans sa peau. Souffle fétide.

"Traîtresse..."

Le doigt du tueur finit sa course.

Le percuteur s'amorce. Leila perçoit la vibration contre ses dents. Goût de fer et d'huile. Le monde s'arrête. L'ombre du bourreau oscille. Sa lampe balaie les moisissures. Les phalanges de Morel dévient sa colonne d'air. Craquement du cartilage. Bruit de bois mort. L'haleine de charnier lui soulève le cœur. Pourquoi ce mot ? Son cerveau manque d'oxygène. Taches de phosphène.

Elle déplace son poids. Le Sig glisse contre la cuisse du cadavre. Son index cherche le pontet. Le tueur incline son arme, surpris par Morel. Une fraction de seconde. Reflets de lampe sur l'eau huileuse. Kaléidoscope de gris.

Morel tire son visage vers lui. Abîme de l'orbite vide. Haine pure. Le bourdonnement des égouts étouffe tout. Sa main droite serre la crosse. Elle cherche le levier de désarmement.

Le tueur reprend son assise. Le pistolet lui viole la bouche. Leila décide d'emmener tout le monde dans le limon. La détente arrive au point de rupture. Morel rugit. Vibration inhumaine. L'eau explose.

Recul du Sig Sauer. Secousse sèche dans l'épaule. Elle n'a pas visé le tueur. Elle a percuté la canalisation en cuivre. Vapeur brûlante. Sifflement de reptile. Brouillard opaque. Purée de pois thermique.

Elle ne lâche pas l'arme. La poigne de Morel est un marbre froid. Gargouillement de noyé. Ses doigts s'enfoncent. Le tueur jure dans la vapeur. Il a reculé. Leila devine sa

silhouette. Elle a une seconde.

Elle lâche le pistolet. Porte ses mains au visage de Morel. Elle cherche les yeux. Chair bouillie. Morel ne bronche pas. Le craquement de son larynx est un tambourinement. La clé USB frappe son front. Rappel glacé. Elle arrache la chaîne. Le lien cède. Elle serre le plastique dans son poing.

Le tueur contourne la vapeur. Le canon noir réapparaît. Il vise le crâne. Leila bascule vers l'arrière. Elle entraîne Morel dans le canal. L'eau les avale. Froid électrique. Coup de feu étouffé. Onde de choc contre les tympans. Elle ne sait pas si elle est touchée. Elle sent le courant.

Poumons de verre pilé. Morel est une masse de plomb. Elle donne des coups de pied dans le limon. Une ombre plonge. Le tueur vient finir le travail.

L'eau brûle ses muqueuses. Morel est soudé à sa trachée. Vibration de basse dans les tempes. Cœur dans les globes oculaires. La clé est son seul point fixe.

Le tueur ondule dans la vase. Mouvements de squal. Leila voit une jambe, puis une main immense. Elle essaie de se dégager. Poids d'une ancre de cargo. Le boucher la trouve. Sa main écrase son bras. Il tire vers le haut. Écartelée. L'eau envahit son palais.

Adrénaline. Elle détend ses genoux dans l'abdomen du tueur. Choc mou. L'homme lâche. Elle enfonce ses pouces dans les mains de Morel. Le cartilage cède. Une main glisse. Libre à moitié.

Le boucher revient. Une lame brille. Sifflement sous l'eau. Leila pivote. Elle utilise Morel comme bouclier. La lame s'enfonce dans le dos du cadavre. Succion. Morel resserre sa dernière main sur sa gorge. Étincelles blanches.

Le boucher libère des bulles. Il retire son couteau. Frappe. L'acier frôle sa joue. Ils coulent. Le fond du canal approche. Vieux pneus. Débris. Elle serre la clé. Elle attrape le poignet du tueur. Ses ongles cherchent l'artère.

Le visage masqué est à quelques centimètres. Machine de l'Hydre. Il plaque sa main sur sa bouche. Pointe du couteau contre son flanc. La lame perce le cuir. Pique la peau. Chaleur du sang. Morel bascule. Spirale descendante. Ils percutent une grille. Un collecteur d'aspiration vibre.

Le courant change. La pompe aspire. Morel est broyé contre le métal. Jambe de Leila coincée. Le tueur perd l'équilibre. Couteau perdu. Il s'agrippe à sa veste. Il hurle dans son masque. Leila sent ses os craquer. Le courant est trop fort.

Elle cherche une prise. Vase glissante. Un levier de secours dépasse de la paroi. Elle tire. Le métal gémit. Rouillé. Le tueur la frappe pour qu'elle serve de tampon. Elle s'accroche. Tire encore.

Craquement sec. Le levier vient. Une trappe latérale s'ouvre. Flux inversé. Leila est propulsée dans un conduit étroit. Morel est arraché. Elle est seule dans le torrent de boue. Son épaule percute un angle. Eau dans la gorge.

Elle dévale. Poupée de chiffon. Puis le vide. Elle chute sur le béton mouillé. Elle vomit l'eau noire. L'air est frais. Trop frais. Elle est dans une salle de maintenance. Néons vacillants.

Une ombre l'attend. Elias range son arme. "Tu as mis du temps."

Elle rampe. Ses jambes se dérobent. Sa poche est vide. La clé USB brille près de la grille. Elias fait un pas. Sourire glacé. "Ne bouge pas."

Un moteur au-dessus. Pas lourds. Le boucher n'est pas mort. Et il n'est pas seul.

Le béton boit l'eau de ses vêtements. Leila est une plaie. Elle rampe. Ses ongles se retournent sur la pierre. Sang noir. Elias l'observe. Curiosité clinique. Silence coupé par le néon. Elias pose son talon sur ses doigts. Pression lente. Elle hurle sans son.

Clang. Clang. Des bottes lourdes sur la passerelle. Morel arrive. Sifflement asthmatique de machine cassée. Derrière lui, le cliquetis des culasses. L'Hydre ne laisse pas de témoins.

Elias la saisit par les cheveux. Parfum de santal et odeur de soufre. Il sort une lame fine. Il regarde son cou. L'artère bat. "Ils ne veulent pas de la clé. Ils veulent te voir disparaître."

La porte vole en éclats. Morel surgit. Face rouge et métal chirurgical. Il tient une chaîne. Points laser sur le béton. Les viseurs cherchent son cœur.

Elias se relève. Il fixe l'entrée. Terreur. "Ce n'était pas le plan."

Morel lève la main. Geste simple. Les lasers montent sur le front d'Elias.

Détonation sourde. Ce n'est pas un tir. C'est une explosion. La grille éclate sous la pression de l'eau noire. Tout est emporté.

Le noir revient. Une main rugueuse saisit sa cheville. Ce n'est pas Elias.

Chapitre 8

Le poids du plomb

La pluie ne lave rien. Elle transforme la poussière de fer et le sel en un cambouis noir qui s'incruste sous les ongles et poisse les âmes. Leila Mariani a le visage écrasé contre le sol. Le goût est atroce : diesel, terre décomposée, sang. Morel pèse une tonne. Son genou fouille son foie, cherchant la rupture par la douleur pure.

L'air quitte ses poumons dans une plainte pathétique. Elle suffoque. Sa vue se brouille, les projecteurs du terminal 4 ne sont plus que des halos jaunâtres dansant dans le chaos. Derrière elle, le souffle de Morel est court, saccadé. Un bruit de bête. Ses doigts épais se referment sur sa gorge, cherchant le cartilage du larynx. Ses artères pulsent contre la paume de son agresseur. Un battement. Deux. La panique est une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale.

Elle ne doit pas lutter contre sa force. C'est inutile. Morel est un bloc de béton. Elle doit devenir liquide.

Leila glisse sa main gauche dans la fange. Ses doigts griffent le remblai, cherchent une prise, n'importe quoi de solide. Elle sent un morceau de rail rouillé. Froid. Anguleux. Elle le saisit. Morel resserre sa prise, son visage tout près de son oreille, exhalant une odeur de tabac froid. Il ne dit rien. Les hommes comme lui n'ont pas besoin de mots. Le silence des docks est leur complice. Les grues géantes gémissent sous le vent, masquant les bruits de l'agonie.

Elle bascule son bassin avec une violence désespérée. Morel glisse sur le limon. C'est l'étincelle. Elle pivote, le rail en main, et frappe vers l'arrière. Le métal rencontre l'os. Un craquement sec. Un cri étouffé déchire le vrombissement des machines lointaines.

Le poids s'allège. Elle s'extirpe de l'étreinte, rampe, les poumons brûlants.

Morel se tient la face, le sang pissant entre ses doigts noirs de graisse. Il essaie de se relever, mais ses bottes dérapent. Leila ne le laisse pas respirer. Elle se jette sur lui, son épaule percutant son plexus. Ils retombent ensemble dans le trou d'eau. C'est une lutte de chiens. Elle frappe. Une fois, deux fois, les phalanges éclatées. Elle ne sent plus la douleur. Seule compte l'inertie. Morel finit par s'affaler, la tête à moitié immergée dans la boue. Il convulse, puis son corps se détend. Le silence revient, troublé par le clapotis de l'eau sale contre les conteneurs.

Elle reste immobile, à califourchon sur lui, les mains tremblantes pressées sur son propre torse pour contenir son cœur. Son sang tape contre ses tempes. Elle plonge une main dans la veste de Morel. Ses doigts rencontrent un objet froid. Carré. Elle l'extrait : une clé USB protégée par un boîtier en titane. La preuve que l'Hydre n'est pas ailleurs. Elle est ici.

Ses doigts gourds manipulent l'objet. Elle essuie la boue sur son jean, mais ne fait qu'étaler la crasse. Elle sort son téléphone durci. L'écran luit d'une lumière bleue agressive. Le décryptage prend des siècles. Chaque ombre entre les boîtes métalliques devient un tueur. Le fichier s'ouvre enfin. Une liste. Des noms. Des matricules. Son estomac se noue. Ce n'est pas une liste de criminels. C'est l'organigramme de la Direction Interrégionale des Douanes. Le sommet est infecté. Le poison vient d'en haut. Toujours.

Elle compose le seul numéro qu'elle connaisse encore par cœur. Celui de son mentor. Vasseur.

— C'est moi, murmure-t-elle, sa voix n'est qu'un râle de gravier. J'ai la liste. C'est pire que ce qu'on pensait. Toute la hiérarchie est dedans.

À l'autre bout du fil, le silence dure. Trop longtemps. Puis, la voix de Vasseur,

presque paternelle :

— Viens me voir, Leila. Immédiatement. Zone Ouest, sous la grue 12. Ne parle à personne d'autre. On va régler ça.

Elle raccroche. Ses mains ne s'arrêtent pas de trembler. Elle regagne sa voiture, une berline banale garée derrière un tas de traverses. Elle démarre. Les essuie-glaces grincent sur le pare-brise couvert de suie. Sur le siège passager traîne un vieux ticket de caisse pour deux cafés et un croissant qu'elle avait partagé avec Vasseur la semaine dernière. Le papier est désormais taché d'un cercle de sang noir.

Elle s'engage sur la jetée, les pneus crissant sur le goudron défoncé. La grue 12 se dresse là, immense, une sentinelle d'acier rouillé. Elle coupe le contact. Le silence est total. Elle attend.

Le hurlement commence par une fréquence aiguë, une stridulation de métal torturé. Sous les pneus, le sol semble se liquéfier. Leila lève les yeux. La structure de la Grue 12, ce titan de ferraille, s'incline vers son pare-brise. Un premier rivet saute, projeté comme une balle contre un conteneur. Elle enfonce la poignée, mais le châssis travaille déjà sous la pression. Le métal hurle. La carrosserie gémit en réponse, une plainte de bête sacrifiée.

L'espace se contracte. À travers le toit ouvrant, elle voit la flèche s'abattre dans un ralenti cauchemardesque. La première onde de choc pulvérise le pare-brise en une pluie de diamants tranchants. Le toit s'affaisse. Le montant gauche se plie comme une paille, envoyant un éclat de garniture lui lacérer la joue. Leila hurle, mais le fracas étouffe sa voix.

Le silence qui suit est un tombeau. Elle est compressée vers le siège passager, la colonne de direction remontant vers elle comme un genou d'acier. Ses poumons cherchent un air saturé de poussière centenaire. Sa jambe droite est coincée. Une

douleur électrique irradie de sa cheville. Elle tourne la tête. À travers les débris, une silhouette se découpe dans la brume saline. Elle ne bouge pas. L'ombre tient un téléphone à l'oreille, l'écran illuminant un menton rasé de près. Vasseur.

Il fait un pas. Puis deux. Le bruit de ses semelles sur le béton est lent, mesuré. Leila sent le sang couler dans son sourcil. Elle cherche son arme, mais le holster est vide, arraché par l'impact. Elle est nue sous le poids de la trahison. Vasseur s'arrête devant l'amas de tôle froissée.

— Tu n'as jamais su quand t'arrêter, Leila, souffle-t-il. C'est le problème avec l'intégrité. Ça finit toujours par vous écraser.

Il sort lentement la main de sa poche. Ce n'est pas pour l'aider. Il tient un silencieux, une tige noire qui émerge de l'obscurité, pointée vers la fente étroite du toit. Le temps se fragmente. Sous son genou broyé, la tôle continue de gémir. Elle cherche ses yeux, mais il n'y a que de l'ombre sous le rebord de sa casquette.

— Donne-moi la clé.

Elle ne répond pas. Son index sur le pontet se contracte. Leila ferme les yeux, non par soumission, mais pour mieux sentir l'odeur du port, cette amertume de pétrole qui a été sa seule patrie. Le percuteur recule dans un déclic sec.

Soudain, une vibration sourde parcourt le sol. Un remorqueur en manœuvre balaie brusquement le quai de ses phares, inondant l'épave d'une lumière crue. Dans cet éclair, le visage de Vasseur se décompose. Le coup part. Une détonation étouffée. Le projectile percute le montant de la portière dans un jet d'étincelles, à quelques millimètres de sa tempe.

La structure de la grue, déstabilisée, bascule pour de bon. Un rugissement de fin du monde sature l'espace. Le quai semble se dérober. Leila sent la carcasse de la voiture

glisser, entraînée par le poids de l'acier qui s'enfonce dans le bassin. Elle n'a qu'une seconde pour inspirer avant que l'eau noire ne s'engouffre dans l'habitacle.

Le monde devient froid. Absolu. Elle coule dans le noir, la clé USB serrée dans son poing comme une dernière ancre. Au-dessus, la surface est un miroir d'orange et de flammes. Plus bas, le drone sous-marin de la Douane allume son projecteur bleu. Le faisceau fouille les profondeurs, à sa recherche.

Chapitre 9

Vapeurs d'adrénaline

Le poids du monde s'est arrêté net sur ses côtes. Leila ne respire plus. Ses poumons sont des éponges sèches tentant d'aspirer du gravier. L'obscurité n'est pas noire, elle est grise, saturée d'une poussière de béton qui tapisse sa gorge comme du plâtre frais. Sous la dalle, le temps s'étire, visqueux. Chaque seconde pèse une tonne. Elle bouge un doigt, puis deux, sentant le froid d'une barre d'armature tordue. Elle est vivante.

Un grognement animal déchire sa gorge. Elle pousse. Le bloc de parpaing pivote d'un millimètre dans un grincement de craie qui lui vrille les dents. L'adrénaline brûle ses veines, un acide pur réveillant ses muscles. Elle rampe, centimètre après centimètre. Sa peau s'arrache contre une arête vive, mais elle ne sent rien. Elle veut juste ne plus être enterrée.

Dehors, le soleil de Marseille est une insulte. Il frappe le métal des conteneurs avec une violence aveugle. Leila s'effondre derrière une benne à huile, le corps secoué de spasmes. L'odeur de la zone Est l'agresse : gasoil lourd, sel de mer croupi, pneus brûlés. Au milieu de la crasse, ses yeux se posent sur un ticket de bus froissé, maculé d'une tache de café. Ce petit bout de papier rose, identique à celui qu'elle avait utilisé la veille pour rentrer chez elle, semble appartenir à une civilisation disparue. Un monde où l'on paye son trajet au lieu de ramper pour sa vie. Elle vomit un filet de bile grise. Elle doit bouger. Maintenant.

Le technicien près du transformateur tourne le dos, occupé à fumer. Leila s'approche, l'ombre d'une ombre. Un coup sec à la base du crâne. Le bruit sourd d'un sac de farine qui tombe. Elle dépouille l'homme avec des gestes mécaniques. Le bleu de travail est trop large, imprégné d'une odeur de sueur rance. Elle enfle la veste, remonte le col,

puis frotte de la graisse de moteur sur sa joue pour masquer l'hématome violet. Elle devient un rouage de plus dans la machine d'acier.

Le QG se dresse comme un monolithe de verre et de béton précontraint. Le sas de sécurité vibre d'un ronronnement électrique constant. Leila baisse la tête, ajuste sa casquette. Son cœur cogne contre sa poitrine, un marteau-piqueur en plein délire. Elle glisse la carte magnétique volée. *Bip.* Le voyant passe au vert. L'air conditionné la frappe de plein fouet, une caresse glaciale qui sent l'ozone et le désinfectant. Les couloirs sont longs, aseptisés. Elle marche, les bottes lourdes sur le linoléum gris. Chaque pas semble un coup de tonnerre.

Elle atteint la salle de surveillance. La porte est entrouverte. Une lueur bleutée s'en échappe, dansant sur les murs blancs. Leila se glisse à l'intérieur, se fond derrière une baie de serveurs. Les ventiductures hurlent un souffle continu. Sur le mur principal, une mosaïque d'écrans dévoile le port, les docks, les entrepôts. Au centre, le bureau panoramique.

Elle le voit. L'architecte de son désastre.

Il n'est pas attaché. Il ne saigne pas. Il est debout devant une table de conférence en verre, une flûte de champagne à la main. Ses doigts, ces mêmes doigts qui caressaient ses cheveux le matin même, désignent des graphiques financiers sur un écran géant. Il rit. Un rire sans son dont elle perçoit la vibration jusque dans ses tripes. À ses côtés, les cadres de l'Hydre hochent la tête, soumis. Il n'est pas leur prisonnier. Il est leur cerveau.

Soudain, un voyant rouge commence à clignoter sur la console devant elle :

INTRUSION DÉTECTÉE - SECTEUR 4.

Le rouge sature l'espace. Leila ne bouge plus, les poumons bloqués par le froid de la pièce. Sur l'écran central, l'homme qu'elle aimait ne détourne pas les yeux de

l'objectif. Son visage s'illumine d'une satisfaction atroce. Un sourire carnassier étire ses lèvres alors qu'il incline légèrement la tête, comme s'il pouvait percevoir l'odeur de sa peur à travers les circuits imprimés.

Clac.

Le bruit sec du métal contre le métal. Le levier d'une arme que l'on engage. Le son provient de l'autre côté de la porte. Leila se plaque contre la paroi métallique, les vertèbres hurlant sous le choc. La poignée tourne avec une lenteur sadique. Elle repère une grille de ventilation au ras du sol. C'est étroit, noir. Elle s'y glisse, les ongles arrachant la poussière accumulée. Le conduit est une gorge d'acier qui refuse de s'ouvrir. Elle se propulse à la force des coudes.

Derrière elle, le faisceau d'une lampe tactique balaie la gaine. Un disque de lumière blanche, violent, qui cherche sa chair. Elle rampe vers le coude du conduit. Le métal vibre. À travers les fentes d'une grille, elle surplombe à nouveau le sanctuaire du QG. Elias pose son verre sur la table. Ses lèvres bougent, articulant des mots inaudibles qui semblent pourtant hurler dans le crâne de Leila.

Il lève une main. Deux doigts portés à sa tempe en un salut moqueur, presque affectueux.

D'un mouvement fluide, il appuie sur une commande. Un signal sonore strident retentit. Les trappes d'incendie du conduit commencent à se refermer l'une après l'autre dans un vacarme de guillotine.

CLAC.

Le premier volet d'acier s'abat derrière elle. Leila n'est plus une femme, ni une douanière. Elle est un paquet de nerfs et de muscles ensanglantés griffant le zinc pour survivre. Le rideau de fer suivant descend avec une lenteur de bourreau. Elle se jette

en avant, les mains tendues vers l'ouverture qui s'amenuise. Elle bascule de l'autre côté juste au moment où le tranchant de la plaque frôle ses talons.

L'obscurité totale l'avale. Elle chute dans un boyau noir de graisse, s'écrasant sur une surface grillagée. Elle est dans la salle des serveurs. L'air y est glacé, pulsé par d'énormes ventilateurs de sol. Des milliers de diodes clignotent comme les yeux d'une colonie d'insectes mécaniques. Elias lui tourne le dos. Il tape quelque chose sur son clavier, les épaules détendues.

— Tu as toujours été une mauvaise élève, Leila, dit-il, sa voix résonnant dans les haut-parleurs. Tu cherches la sortie là où je n'ai dessiné que des murs.

Le plafond de la salle commence à descendre. Un sifflement hydraulique, lourd, inexorable. Leila plaque ses mains contre le verre blindé séparant les deux pièces. Elias se rapproche de la vitre, son souffle créant une minuscule auréole de buée. Il pose son index sur le verre, juste en face du front de Leila. Le premier panneau du faux plafond explose sous la pression.

Elle se jette au sol, arrachant une plaque de maintenance pour se glisser dans le vide sanitaire. Elle rampe dans les entrailles du bâtiment, guidée par la lueur blafarde des indicateurs de secours. Après une éternité de reptation, elle émerge dans un couloir technique. Son nom apparaît sur tous les écrans en lettres capitales, associé à un ordre d'exécution automatique.

Elle finit par atteindre une dernière grille donnant directement sur le bureau d'Elias. Il est seul, désormais. Il tient son alliance entre le pouce et l'index, la faisant tourner sur le bois précieux avec une précision hypnotique. Il ramasse la bague et la glisse dans sa poche de poitrine, juste au-dessus de son cœur.

— Ne la tuez pas tout de suite, murmure-t-il à un micro invisible. Je veux qu'elle voie la cargaison entrer dans le bassin. Elle a toujours aimé le bruit des grues.

Il sort une télécommande. Dans le conduit, un petit voyant rouge s'allume juste à côté de l'oreille de Leila.

Un minuteur. 00:05. 00:04.

Chapitre 10

Trahison systémique

L'air du hangar H-14 poisse les poumons. Une suie grasse. Sous mes bottes, le gravier crisse comme du verre pilé. Elias ne bouge pas. Il se tient entre deux conteneurs rouillés, baigné par la lumière sale des néons. Son visage est une page blanche, une erreur dans le décor. Je sens le froid de l'arme contre ma hanche. Une ancre inutile. L'odeur de l'huile moteur et du sel marin sature l'espace.

— La logique ne te sauvera pas, Leila, murmure-t-il. Sa voix glisse, lisse comme de l'acier poli. C'est un vieux réflexe. Oublie-le.

Il s'approche. Ses mains sont visibles, presque accueillantes. Je lève mon arme. Mes avant-bras sont pétrifiés. Ma main tremble. Une trahison de la chair que je ne peux contenir. Il pose un objet sur la table de travail : un revolver .357 au chrome étincelant. Derrière lui, un moniteur s'allume dans un claquement électrique. La lueur bleue agresse la pénombre. L'image saute. Se fixe.

Maya. Elle est sanglée dans un harnais, suspendue au-dessus d'une cuve. Un liquide jaunâtre bouillonne en dessous. Une soupe corrosive aux fumerolles épaisses. Elle ne pleure pas. Ses yeux sont bandés. Elle serre son ours en peluche contre son torse. Un bouclier dérisoire. Sa silhouette frêle oscille au bout d'un câble d'acier.

— Le système exige un ancrage, reprend Elias.

Sa main frôle la mienne. Il me force à saisir le revolver froid. Le contact brûle.

— Une preuve que l'individu s'efface enfin.

Il recule. Ses yeux sont deux trous noirs, vides d'humanité. Un bip strident déchire le silence. Il résonne dans mes sinus comme un coup de poignard. Sur le moniteur, un compte à rebours s'allume. Rouge sang.

10.

Le chiffre vibre dans mes tempes. Une percussion sourde. Mes doigts se referment sur la crosse rugueuse. Le métal pèse des tonnes. La sueur coule dans mon dos, une trace glacée.

9.

— Tue-moi, ordonne-t-il. Sa voix est pédagogique. Tue-moi ou regarde-la s'effacer. Un sacrifice pour l'équilibre.

8.

Le vrombissement d'un treuil résonne dans la structure. Ma vision se trouble. L'acide semble palpiter, une gueule béante. Mon index s'appuie sur la détente. Le métal résiste. Je vois le pouls battre dans le cou d'Elias. Une petite bosse de chair sous sa peau diaphane. Il n'a pas peur. Il attend l'atrocité avec une patience de saint dévoyé.

7.

Un court-circuit fait clignoter les tubes fluorescents. L'odeur de l'ozone emplit l'espace. Dans l'ombre, Elias devient une entité de cuir et de fer. Le grincement du harnais de Maya me déchire les tympons par les enceintes du moniteur.

6.

Mes poumons brûlent. L'air est chargé de débris de verre. L'image de ma fille oscille. Le câble se détend par saccades. Le liquide jaune s'agite. Il projette des gouttelettes contre les parois de la cuve.

5.

Elias sourit. Un mouvement minuscule des lèvres. Une victoire gravée dans ses traits de cire. Mon doigt se crispe. Le mécanisme interne de l'arme s'enclenche. Un cliquetis sinistre.

4.

Une porte explose à l'autre bout du hangar. Des pas lourds martèlent le béton. Elias ne détourne pas les yeux. Je bascule mon regard de son visage à l'écran. De l'homme que j'ai aimé à l'enfant que j'ai portée.

3.

L'air devient solide. Un mélange de ciment et de friture rance. Ma main droite ne m'appartient plus. Elle est une pièce de machine soudée à mon bras. Je sens chaque grain de la crosse en élastomère s'enfoncer dans ma paume moite. Une empreinte indélébile.

2.

Le câble lâche encore dix centimètres. Le cri de Maya est étouffé par le bandeau, mais je l'entends dans mes os. Elias est une colonne de marbre. Une tache de lumière rouge apparaît sur son front. Un point laser, nerveux. Il se pose sur la petite ride qu'il a quand il réfléchit trop. Une vitre explose au-dessus de nous. Un tireur chute du plafond en rappel.

1.

Le chiffre 1 pulse. Un cœur de néon qui agonise. Le "clac-clac" d'une culasse qu'on engage résonne près de la porte défoncée. Marseille nous regarde crever dans ce trou à rats.

Le treuil se libère d'un coup sec. Maya tombe vers le bouillonnement jaune. L'acide lèche ses chevilles nues. Sa peau rougit instantanément. Ses orteils se contractent. Elle cherche un appui dans le vide.

— Décide, Leila.

Sa voix est un souffle froid. L'ombre de mon supérieur se découpe en bas, sous les projecteurs. Il ajuste ses lunettes.

— Elias a fini son travail, hurle-t-il au mégaphone. Commencez le vôtre.

Sur l'écran, la main d'un technicien ganté de latex caresse les cheveux de Maya. Elle n'est plus au-dessus de la cuve. Elle est ailleurs. Dans une pièce blanche. Stérile. Ce n'était qu'une image. Un théâtre de sang.

0.

Le silence est une lame de rasoir. Je ne respire plus. Mon cœur cogne contre mes côtes, un prisonnier qui veut sortir. Je bascule le poids de mon corps vers l'avant. L'instinct de la lame.

Je presse la détente.

Le recul me brise le poignet, mais ce n'est pas vers Elias que la balle voyage. Elle percute l'écran de contrôle, pulvérisant le visage numérique de ma fille dans une

gerbe d'étincelles bleues. Le hangar s'éteint. Seul reste le bruit de nos soufflets dans le noir.

Chapitre 11

Le goût du fer

L'acier du levier est une mâchoire de fer rouillée. Leila s'y agrippe. Ses jointures blanchissent. Le cuir de ses gants, imprégné d'une vieille odeur de sueur froide, craque sous la tension. Elle tire. Son poids bascule vers l'arrière. Les talons s'ancrent dans la poussière d'huile et de béton. Ses poumons brûlent. L'air sature de sel et de gasoil. Le mécanisme résiste avec une obstination malveillante. Sous ses tempes, une pulsation sourde cogne comme un piston déréglé. Un gémissement métallique s'élève. Une plainte stridente contre les parois de la cuve. Puis, un craquement sec.

La vanne cède. L'eau sombre s'engouffre dans les conduits. Un gargouillis de fosse commune. Derrière le hublot de plexiglas, la silhouette de Maya s'affaisse. Ses petits doigts glissent sur la condensation. Ses yeux dilatés cherchent ceux de sa mère. Leila ne respire plus. Le niveau baisse. Centimètre par centimètre. Le visage livide de l'enfant émerge enfin dans la poche d'air restante. À quelques mètres, une ombre s'arrache aux projecteurs du quai. Marc. Son mari. Il se rue vers la porte dérobée. Il ne se retourne pas. Il ne regarde pas la cuve. Ses pas martèlent le sol avant de s'évanouir dans le brouillard huileux de la Zone Est.

Leila veut hurler. Le cri meurt dans sa gorge. Une présence glacée se glisse dans son dos. L'air se fige. L'électricité statique fait dresser les poils de sa nuque. Elle pivote. Sa main cherche l'étui de son arme. Vide.

Elias est là. Une extension de l'obscurité. Son regard brille comme une lame affûtée. Il tient une fine aiguille d'acier chirurgical. Un éclat de lune industrielle accroche le métal à travers la verrière brisée.

Le premier assaut est une fulgurance. La lame fend l'air à quelques millimètres de sa gorge. Leila esquive. Elle pivote. Ses bottes glissent sur une nappe d'hydrocarbures. Ils ne parlent pas. Le combat est une succession de souffles courts. Elias bouge avec une économie de mouvements terrifiante. Chaque geste est calculé pour briser. Il se rapproche. Une odeur de menthe et de sang froid l'enveloppe.

Il la saisit. Le choc contre le flanc de la cuve lui coupe le souffle. Une décharge irradie depuis sa colonne vertébrale. Elias ne frappe pas. Il plaque son corps contre le sien. Il immobilise ses bras. Ses lèvres frôlent son oreille.

— Elle est sauvée, Leila.

Sa voix vibre directement dans son crâne. Il appuie la pointe contre sa joue. Il dessine une ligne invisible.

— Mais le compte à rebours a commencé. Le venin rampe déjà. Une décomposition silencieuse.

Leila sent ses jambes se dérober. L'image de Maya se trouble.

— L'antidote est ici. Dans mes veines.

Il appuie davantage. La pointe pique la gorge. Juste au-dessus de la carotide. Son sourire est une plaie sombre. Une goutte tiède s'échappe et trace un sillon thermique le long de sa trachée. Leila ne cille pas. Elle sent son propre cœur cogner contre l'acier trempé. Elias est un vide abyssal. Une certitude de prédateur. Derrière lui, le hangar s'étire. Des cercueils de fer empilés. Dehors, les grues gémissent sous le vent du large.

Maya plaque ses paumes contre la paroi. Des traînées de buée désespérées.

— Dans ton sang... articule Leila.

Elias étire ses lèvres. Il déplace le poignard avec une lenteur de métronome. Il remonte vers son oreille. La pointe griffe la peau. Il perçoit la tension des tendons. Leila est un ressort comprimé. Chaque muscle hurle. Mais la menace biologique paralyse ses réflexes. Tuer Elias, c'est condamner l'enfant.

L'humidité s'insinue sous ses vêtements. Une pellicule poisseuse. Leila déplace son poids. Infime mouvement. Elias resserre sa poigne sur son épaule. Ses phalanges s'enfoncent dans la chair. Il connaît chaque faiblesse de l'anatomie.

— On n'arrête pas un courant marin, Leila. On apprend à nager ou on coule.

Il incline la tête. Son souffle chaud heurte sa joue. Contraste thermique insupportable. Elle voit son propre reflet dans les pupilles de l'homme : une louve acculée. Sa main droite explore la surface rugueuse derrière elle. Ses doigts rencontrent un boulon desserré. Un fragment de métal froid. Une chance de mourir debout.

Une détonation lointaine fait vibrer la structure. Poussière de rouille sur leurs cils. Elias ne sursaute pas. Leila referme ses doigts sur le boulon. La crasse se loge sous ses ongles. L'adrénaline a un goût d'amertume métallique.

— Dis-moi comment...

Elias rapproche son visage. Leurs fronts se touchent. Il sait qu'elle cherche une issue. Cela l'amuse.

— Une transfusion. En direct. Avant l'aube. Mais pour ça, il faut que je reste en vie. Et surtout, que j'en ai envie.

Il lâche son épaule. Il caresse ses cheveux. Un contact de cuir froid qui absorbe sa

chaleur. Leila serre le boulon à s'en briser les phalanges. Elle calcule l'angle. La tempe d'Elias est à dix centimètres. Frapper ou attendre ?

Un cri étouffé s'échappe de la cuve. Un gémissement de détresse animale. Maya s'effondre. Ses yeux sont révulsés. Sa main glisse le long de la paroi.

Leila sent son cœur s'arrêter.

— Le temps presse, ricane Elias. Tu sens cette odeur de pomme aigre ? C'est le signal.

Il recule. Le poignard pointe son sternum. Il devient une ombre parmi les ombres. Leila regarde Maya. Le teint de l'enfant vire au gris. Elle regarde Elias. Elle arme son bras.

Un vrombissement de moteur déchire le silence. Fracas de tôle. Une fourgonnette percute la porte principale. Éclats de bois. Fumée. Elias pivote. Une silhouette massive s'extrait du véhicule. Fusil au poing.

— Zone Omega ! Nettoyez tout !

Des grenades fumigènes roulent sur le sol. Un nuage opaque engloutit l'espace. Leila se jette vers la cuve. Elle frappe le verre. Une main la saisit par les cheveux. Torsion brutale. Une aiguille hypodermique brille. Elle s'enfonce dans son épaule.

Le feu froid. La substance goûte immédiatement l'électrolyse au fond de sa gorge. Sa mâchoire se verrouille. Ses muscles deviennent du plomb liquide. Le plafond tourne. Les néons oscillent.

À travers le voile gris, une ombre s'échappe. Marc. Il court vers la brèche. Il ne regarde pas la cuve. L'instinct de survie est un acide qui dissout tout.

— Regarde-le partir, souffle Elias.

Il l'utilise comme bouclier humain. Les commandos Omega émergent de la brume. Lampes tactiques. Faisceaux coupants. Leila essaie de bouger les doigts. Le boulon glisse. Il tinte sur le sol. Un bruit minuscule. Ridicule.

— Maya...

Sa langue est épaisse. Derrière elle, le silence de la mort s'installe dans le verre. Elle doit atteindre le levier de purge. Elias rit. Un son sec. Il incise le revers de sa propre main. Le sang perle. Sombre.

— Mon sang est la clé. Dans chaque goutte que je perds.

Il presse sa paume entaillée contre la joue de Leila. La chaleur du liquide la brûle. Il la propulse vers l'avant. Leila trébuche. Ses genoux percutent le métal. Elle griffe la paroi. Maya est là. À quelques centimètres. Une traînée sombre s'échappe de ses narines.

Leila tend le bras. Ses tendons tirent. Elias surgit. Sa lame décrit un arc. Premier coup au flanc. Une morsure brûlante. Elle ne crie pas. Elle saisit la poignée de fonte. Elle pèse une tonne. Elle sent l'ombre d'Elias l'envelopper. Le poignard se lève.

L'acier raye l'omoplate de Leila. Un grincement de foreuse contre l'émail. Elle bascule l'épaule. Le coup glisse. Il s'enfonce dans son deltoïde. La douleur est un incendie chimique. Elle ne lâche pas le levier. Ses doigts virent au blanc.

Elle pèse de tout son corps. Ses pieds glissent sur l'huile. Un craquement. La croûte d'oxydation se brise. Elias attrape sa tignasse. Il tire. Ses vertèbres craquent. Elle voit la charpente dévorée par les ombres.

— Ouvre la vanne, Leila. Regarde-la se vider.

Le sang d'Elias coule sur son front. Il est trop chaud. Un rideau rouge. Elle donne un coup de rein. Sa botte trouve un tibia. Le levier bouge enfin. Mouvement fluide. Soudain. Le mécanisme s'enclenche avec un grondement souterrain. La pression chute. Dans la cuve, le liquide tourbillonne. Un maelström. Le visage de Maya oscille. Déformé.

Elias cherche la carotide. Leila plaque sa main contre la cuve. Le verre est brûlant. Température anormale.

— Tu as sauvé la chair, grince-t-il. Mais l'esprit est déjà à moi.

Il appuie. La pointe perce. Une grenade assourdissante explose. Le monde devient blanc. Le son meurt. Silence absolu. Dans cette blancheur, Leila sent la pression du couteau. Le goût de fer envahit sa bouche.

Elle tourne la tête. À travers le voile rouge, elle voit Marc disparaître sur la passerelle. Il l'abandonne avec le monstre.

Elias rit. Une vibration moqueuse contre son dos. Le niveau baisse dans la cuve. Maya glisse vers le fond. Ses pieds touchent la grille. Elle ne bouge plus. Ses membres sont des cordes molles.

Leila se retourne brusquement. Son front heurte le nez d'Elias. Craquement de cartilage. Il recule. Son visage est un masque pourpre. Il lèche le sang sur sa lèvre.

— Tu veux le vaccin ?

Il lève sa main blessée. Le flot est régulier. Sombre. Il se jette sur elle. Il plaque sa

paume sanglante sur sa bouche. Le goût est atroce. Bile et métal.

— Bois. Pour elle.

Leila griffe ses bras. La lame s'enfonce dans son flanc. Lentement. Elle cherche le foie. Elle regarde par-dessus l'épaule d'Elias. La porte de la cuve se déverrouille. Le corps de Maya bascule vers l'avant. Inerte.

L'acier gratte l'os. Leila bloque sa respiration. Ses poumons brûlent. Elias pèse de tout son poids. Ses pupilles sont dilatées. Folie pure. Le sang de l'homme s'infiltré entre ses dents.

— Avaler n'est pas un choix, murmure-t-il.

Elle donne un coup de rein. Ses pieds glissent dans la boue portuaire. Ses ongles s'enfoncent dans le cuir. À travers le plexiglas, Maya heurte le rebord. Un son mat. La petite tête oscille. Ses yeux sont blancs.

Le martèlement des bottes approche. Lampes tactiques. Cris de sommation. Elias ne sourit plus. Il est concentré. Il retire sa main de sa bouche pour saisir son menton. La lame glisse sous la côte. Douceur terrifiante. Le froid. Puis la lave.

— Elle meurt dans trois minutes sans la dose, souffle-t-il.

Un point rouge apparaît sur le front d'Elias. Un tireur d'élite. Leila devrait attendre l'impact. Mais ses doigts se referment sur le bras de l'homme. Elle le retient. Le couteau est son ancre.

— Si je tombe, le secret meurt avec moi.

Leila regarde la passerelle. La mort va surgir. Sa main remonte vers le couteau pour

s'assurer qu'il ne sortira pas. L'éclair de départ claque.

Le temps se fragmente. La balle fend l'air. Leila bascule vers la droite. Elle entraîne Elias. Le plomb percute un conteneur. Éclat de métal. La lame pivote dans son ventre. Leila étouffe un cri. Ils s'écrasent au sol. Le béton lui broie les vertèbres. Elias est sur elle. Son haleine sent le tabac froid.

— Tu l'as sauvée.

Elle voit Maya. Pâleur de craie. Elias glisse sa main sous sa chemise. Il s'approche de ses lèvres.

Le goût envahit son palais. Sel et chimie. Elle veut mordre. Il plaque sa paume. Fumée. Gaz. Ses paupières deviennent lourdes. Une chaleur anormale diffuse depuis sa blessure. Ce n'est pas l'hémorragie. C'est une mutation. Elias se penche.

— Le vaccin n'est pas une cure. C'est une clé.

Il retire le couteau. Coup sec. Le vide est pire que l'acier. Dans le brouillard, une silhouette massive se dessine. Un masque de soudure rouillé. Une chaîne qui traîne. Elias tremble. Il n'est plus le maître. Il est le rat.

La chaîne claque. Le béton explose en gravillons. Un sifflement s'échappe du masque. Leila cherche son arme. Ses doigts sont dans la paraffine. Le vaccin travaille. Ses veines deviennent des câbles de cuivre. Elle voit les particules de poussière. Elle voit le prochain mouvement du géant.

L'homme au masque pivote. La chaîne s'élève. Elle ne vise pas Elias. Elle pointe la cuve où Maya est prostrée.

Leila se jette en avant. Ses genoux percutent le béton. Elle attrape la manette de

déverrouillage. Elle tire. Grondement hydraulique. Vapeur glacée. Marc s'enfuit définitivement entre deux conteneurs.

La cuve s'ouvre. Maya roule sur le sol humide. Elle respire. Une pression froide contre ses côtes. Elias est là.

— Trop tard, Leila.

La pointe perce l'uniforme. Le sang perle contre sa hanche.

— La cuve était un décor. Le virus est déjà en elle. Si tu me tues, elle meurt avec moi.

Leila regarde sa fille. Maya tente de se relever. Ses ongles sont déjà bleus. La réalité se fracasse. Elias resserre sa prise. Le géant avance. La chaîne gratte le sol.

Leila bascule la tête en arrière. Cartilage brisé. L'acier lui ouvre le flanc. Elle plonge. La chaîne frappe le bras d'Elias. Choc assourdissant. Hurlement. Elias lâche son arme. Maya soupire. Dernier souffle avant le coma. Ses yeux se révulsent.

Le géant hurle. Il lance sa chaîne vers la structure supérieure. La cuve vacille. Les rivets sautent. Leila s'élance. Elle attrape la poignée de délestage. Elle tire. Le câble claqué.

La cuve s'écrase. La jetée tremble. Vapeur. Elias surgit du brouillard. Son visage est une lame.

— Tu crois l'avoir sauvée ?

Il plante ses yeux dans les siens. Une lueur démente. Il soulève son bras blessé. Le sang imbibe le béton près de la main de l'enfant.

— Le vaccin est dans mon sang. Et je suis le seul à savoir l'extraire.

Sirènes au loin. Trop tard. Elias recule. Il s'évapore dans la vapeur chimique.

Leila rampe vers Maya. Elle prend son pouls. Filant. Sur le bras de la petite, une veine vire au noir violacé. Elle trace un chemin vers son cœur.

Le sang d'Elias est en train de sécher sur le béton.

Chapitre 12

Zone Est en flammes

Le soleil de Marseille ne brille pas, il calcine. L'air vibre au-dessus des rails de la Zone Est, saturé de gasoil lourd et de sel corrompu. La gorge de Leila s'emplit d'un goût de rouille. Ses doigts, englués de graisse industrielle, s'agrippent au montant de la grue G-42. Soixante mètres plus bas, le bassin de la Joliette ressemble à une nappe de pétrole visqueuse, prête à tout engloutir.

À peine dix mètres devant, Elias ondule dans le vent thermique. Il court sur la passerelle d'entretien avec une aisance de rat. Les poumons de Leila, bousillés par l'éther des saisies clandestines, sifflent comme une vieille chaudière. Ne pas le perdre. Ce fluide vital est l'unique preuve capable de remonter jusqu'à l'Hydre. Chaque pas fait grincer la carcasse, un bruit strident qui résonne jusque dans ses vertèbres. Le sol n'existe plus. Seul compte le rythme du cœur, un tambour de guerre sourd contre les tempes.

Une rafale la percute de plein fouet. Son pied gauche glisse sur une plaque huileuse. Le vide aspire tout. Leila se rattrape d'une main, les ongles arrachant des lambeaux de peinture écaillée, la paume brûlée vive par le frottement de l'alliage. Elle ne crie pas ; elle n'a plus de voix pour ça. Elias se retourne. Sa silhouette n'est qu'une tache pâle dans le chaos géométrique du port. Un sourire étire ses lèvres. Ce n'est pas de la moquerie, c'est une invitation. Il reprend sa course vers le bout de la flèche, là où le bras de la structure surplombe le chenal.

En bas, une masse sombre déchire l'eau. Le *Céphée*. Un cargo de deux cents mètres entame sa manœuvre, ses moteurs vrombissant dans une fréquence qui fait vibrer la cage thoracique de Leila. L'écume jaillit de ses flancs comme une bave furieuse. Elias

atteint l'extrémité de la poutre. Il n'y a plus que le ciel et le gouffre. Leila force sur ses jambes, les muscles hurlant sous le jean poisseux. La distance se réduit, mais l'instant se dilate. Les fibres de sa chemise de lin trempée de sueur se tendent sur ses omoplates.

Il se jette dans le vide. Un arc noir sur le ciel de plomb.

Le corps s'écrase violemment sur une pile de conteneurs empilés. Elias roule, se réceptionne, et rampe déjà vers les superstructures. Leila ne réfléchit pas. Si elle réfléchit, elle appartient déjà au passé. Elle s'élance, le cœur bloqué dans la gorge, les yeux fixés sur cette coque qui s'éloigne déjà. Le vent la déporte. Elle ne vise pas le pont, c'est trop loin. Elle vise la ligne de flottaison, les échelles de secours, n'importe quelle aspérité.

Le choc est total. L'air est expulsé de ses poumons. Ses doigts rencontrent une barre glacée, une main courante de service. Ses épaules craquent alors que le cargo prend de la vitesse, l'arrachant à la fixité de la terre ferme. Elle est suspendue au-dessus de l'abîme bouillonnant des hélices. Ses bottes frappent la paroi. Elle hisse son corps, centimètre par centimètre, les tendons prêts à rompre.

Elle bascule enfin sur une coursive étroite, le visage contre la paroi vibrante.

Elle s'arrête, haletante. Un silence relatif s'installe, seulement troublé par le ronronnement des machines. Elle remarque un détail absurde : un élastique à cheveux bleu, coincé dans un rivet, qui s'agite mollement. Le monde semble s'arrêter un instant. Elle observe ses mains. Les jointures sont maculées d'un mélange de graisse noire et de sang séché. Ses ongles sont brisés, certains arrachés jusqu'au vif. La douleur reste une abstraction.

C'est là qu'elle le remarque. Juste au-dessus du niveau de l'eau, dissimulé sous le rebord de la coursive. Un boîtier noir, aimanté. Une diode rouge cligne avec une

régularité de métronome. Puis un deuxième, trois mètres plus loin. Le navire n'est pas une fuite. C'est une mèche lente.

Le clignement mécanique déchire l'obscurité poisseuse. Leila plaque son dos contre la carlingue du *Céphée*. Le froid gagne ses omoplates. Le monstre de fer quitte la protection du quai, s'enfonçant dans la gueule noire de la Méditerranée. Sous ses pieds, le sol n'est qu'une immense pulsation. Elias est là-haut, quelque part dans le labyrinthe des blocs de transport. Elle doit monter. Quitter cette zone de mort avant que le compte à rebours n'atteigne le zéro.

Elle s'élançe vers l'échelle de coupée. Ses doigts se referment sur les barreaux glissants. L'humidité marine transforme le métal en savon. Les poumons sifflent, chaque inspiration brûle les bronches. Le vent, libre de tout obstacle, la gifle violemment. Il siffle dans les haubans, un cri qui couvre le fracas des vagues.

Elle atteint le rebord du pont. Bascule. Roule sur la tôle striée et s'immobilise dans l'ombre d'un conteneur bleu marqué du sceau de l'Hydre. Elle devient une ombre parmi les ombres. Canyons d'alliage, allées étroites. Un claquement métallique retentit. Juste là, à vingt mètres. Derrière le bloc C-14.

Leila dégaine. Le canon est la seule chose solide dans ce monde de tangage. Elle avance, le corps bas. Elle sent l'ozone, l'électricité statique. Elle contourne l'angle. Elias est là. Il se tient debout, le dos tourné, face à l'immensité du large. Il semble attendre. Leila ajuste sa visée sur le creux de ses reins.

Soudain, le cargo s'arrête de vibrer. Le silence pèse plus que les moteurs. Une voix grésille dans un haut-parleur. Une voix connue. Marc. Celui qui lui avait tendu son café le matin même.

— Désolé Leila. Tu n'étais pas censée monter à bord.

Le pont se dérobe. Une détonation sourde fait basculer le navire. Elias ne bouge pas, mais sa silhouette se dissout dans une fumée verte qui s'échappe des bouches d'aération. Leila veut tirer, mais ses doigts ne répondent plus. Une odeur d'amande amère sature l'air. Le gaz.

Elle s'effondre. La diode rouge d'un troisième boîtier, fixé sous sa botte, passe à la lumière fixe.

La tôle vient s'écraser contre sa mâchoire avec la force d'un uppercut. Elle n'entend plus le vent, seulement le murmure de serpent du gaz qui remplit ses sinus d'une douceur écœurante. Marc. Le nom résonne dans son crâne vide. Ses doigts cherchent une prise, grattent la surface, s'accrochent à une arête qui lui entaille l'index sans douleur. Le sang coule, noir sous la lune.

L'amande amère verrouille ses poumons. Cyanure hydrogéné. Elle force une inspiration ; c'est comme avaler des aiguilles chauffées au rouge. Elias, à dix mètres, flotte dans la brume, un spectre de l'Hydre. Elle veut hurler sa haine, mais sa langue est un morceau de cuir sec. Le navire continue sa lente agonie latérale vers les eaux noires.

Sous sa botte, la vibration change. Ce n'est plus un ronronnement, c'est un battement de cœur électronique, hystérique. La pupille rouge du détonateur est braquée sur elle. Elle voit les fils entrelacés, les soudures propres, le travail d'un orfèvre de la mort. Une goutte de sueur s'écrase sur le plastique. L'aiguille des secondes se bloque. La carlingue se gondole sous la pression.

Sa main rampe vers son holster. Un réflexe de bête acculée. Elias fait un pas vers elle. Il porte un masque fin, une seconde peau translucide. Il baisse les yeux vers elle, un sourire deviné derrière le filtre. Il n'attend pas sa mort, il attend l'explosion pour récupérer ce qui restera d'elle. Le cargo émet un craquement effroyable de cathédrale qu'on déchire.

La plaque de blindage se soulève. L'onde thermique irradie. L'air devient sec, brûlant. La diode s'éteint une fraction de seconde : le circuit vient de se fermer. Le silence de Marc est plus lourd que le tonnerre. Le sol se déchire. Une ligne de feu blanc jaillit des jointures. Leila ne sent plus le poids de son corps. La gravité l'abandonne. Elle est projetée vers le ciel noir de Marseille alors que le conteneur se fragmente en mille éclats de rasoir.

Un premier morceau brûlant lui lacère l'épaule. Elle tombe. Non pas vers le pont, mais vers le trou béant que l'explosion a creusé dans la coque. Un puits de ténèbres et de feu. Elias saute à son tour, non pour fuir, mais pour la rattraper.

Le vide l'avale. Ses doigts se referment sur un câble. Une ligne de vie tendue au-dessus du gouffre. L'acier tressé file entre ses paumes, lui arrachant la peau dans une odeur de chair brûlée.

La douleur est une onde de choc blanche. Leila serre les dents jusqu'à l'éclatement de l'émail. Elle enroule le fil d'acier autour de son poignet. Le choc est brutal. Son épaule craque, le bras supportant seule la peur et les muscles. Elle oscille au-dessus du brasier, une marionnette désarticulée.

Sous ses bottes, la brèche crache des volutes grasses. Elias est là, quelques mètres plus bas, accroché à une traverse tordue. Son masque reflète les flammes, deux orbes d'argent sondant son âme. Il n'a aucune éraflure.

Leila sent le câble vibrer. Le navire gémit, baleine agonisante. L'Hydre n'a pas fini. Elle doit descendre. Elle doit l'atteindre avant que la mer n'engloutisse son secret. Elle desserre sa prise sanglante de quelques millimètres. Glisse de trente centimètres. La brûlure est un fer à marquer.

— Elias !

Sa voix est un râle dévoré par le fracas. L'homme lâche la traverse. Il se laisse glisser le long d'une paroi oblique, d'une précision chirurgicale. Il atteint un palier de conteneurs qui penchent vers l'abîme. Il sort un couteau de sa ceinture, une lame mate qui ne reflète rien. Il ne vise pas Leila. Il regarde le point d'ancrage du câble, là-haut.

Un froid intense envahit sa poitrine. Il veut couper la ligne. Elle s'arc-boute, tente de balancer son corps pour gagner de l'inertie. Elle devient un pendule de chair au-dessus du fioul. Elle voit Elias lever le bras. La lame pointe vers les fibres tendues à leur point de rupture. Le navire subit une secousse, inclinant le pont de dix degrés supplémentaires. Un bloc de vingt tonnes glisse dans un vacarme de fin du monde, frôlant Leila.

Elle ferme les yeux. Le câble émet un sifflement de corde de violon qui casse.

Elle percute une paroi avant de rebondir vers le vide intérieur. Sa main valide accroche un rebord de tôle arrachée. Elle est suspendue à bout de bras au-dessus d'une cuve de ballast où l'eau bouillonne. Elias est à trois mètres, sur une passerelle instable.

— Tu es tenace, Leila. Mais ton sang est déjà froid.

Il avance. La passerelle tremble. Sous eux, une nouvelle détonation fait vibrer la structure. Le sol se dérobe sous Elias. Il bascule. La panique emplit enfin ses yeux de prédateur. C'est sa seule chance. Elle lâche sa prise, se laissant tomber vers lui, visant ses jambes, visant la vie qu'il contient.

Leurs corps s'entrechoquent. Une collision de haine. Elle plante ses ongles dans son cou. Ils roulent ensemble vers la brèche. L'inclinaison est telle qu'ils ne peuvent plus s'arrêter. La mer, noire et huileuse, monte.

Juste avant l'impact, elle sent une pointe glacée s'enfoncer entre ses côtes.

La lame d'Elias trouve son chemin entre la cinquième et la sixième côte. Leila ne crie pas. L'air s'échappe dans un sifflement. Ses yeux, à quelques centimètres des siens, ne reflètent que curiosité mathématique. Ils tombent. La muraille de fer défile, hérissée de rivets comme autant de dents prêtes à les broyer.

L'impact n'est pas liquide. C'est un mur de béton. L'eau de la Zone Est s'engouffre dans ses narines. Le froid fige son sang. Leila sombre. Le poids de son gilet la tire vers les sédiments toxiques. Elle plaque sa main sur la blessure. Chaque battement de cœur expulse une méduse pourpre dans le noir. Elle doit remonter. Ses poumons réclament de l'oxygène ; elle ne leur offre que le goût du pétrole.

Elle bat des jambes. La douleur est un éclair blanc. À travers le filtre trouble, elle aperçoit la surface : un miroir brisé par les flammes. Elle émerge enfin, crachant de la bile salée. Le vent hurle, plus cinglant que sous l'eau. À dix mètres, Elias perce la surface. Il nage vers un morceau de conteneur flottant.

Le cargo émet un cri de métal torturé. Une série de détonations fait bouillonner l'eau. Les mines. La coque s'éventre, libérant une nappe de fioul qui s'embrase. Une barrière de feu les sépare. Leila agrippe un rebord de tôle. Elle regarde le couteau d'Elias couler. Elle n'a plus d'arme. Juste cette entaille qui la vide. Elias se hisse sur son îlot d'alliage. Il tend la main vers un sac étanche. Le précieux fluide.

Il ne l'a jamais quitté. Il le serre contre son torse, un sourire aux lèvres.

Soudain, le cargo oscille dans un fracas de fin du monde. Une immense bulle d'air explose dans un geyser de boue. Leila est projetée en arrière. Quand elle reprend ses esprits, Elias l'observe, juché sur son îlot. Il sort un second objet de sa poche. Une télécommande.

Le pouce d'Elias s'attarde sur l'interrupteur. Le tendon de son avant-bras se tend. Leila perçoit l'odeur rance du fioul en auréoles irisées. Le mastodonte bascule encore. Un râle de ferraille déchire l'air.

Il ne presse pas encore. Il savoure. Leila tente une brassée, mais son épaule est un éclair électrique qui la paralyse. Elle voit le reflet du ciel orange et charbon. Elle sent le courant l'aspirer vers la coque, un vide magnétique.

Le déclic survient. Une première plaque de blindage cède. Elias fronce les sourcils. Son pouce s'enfonce. Le plastique craque. Dans les entrailles, une onde de choc sourde la frappe en plein plexus, la propulsant sous la surface. L'eau devient un mur de briques.

Lorsqu'elle remonte, le conteneur d'Elias a dérivé. Il se tient debout, vacillant. La cascade d'eau s'engouffre dans la brèche, créant un appel d'air cyclopéen. Leila aperçoit un câble qui pend de la superstructure. Sa seule chance. Elle lâche sa plaque. Elle attrape le fil au vol. Le métal tressé déchire ses paumes. Elle remonte à la force du désespoir. À dix mètres, Elias ajuste sa visée avec le boîtier.

Le cargo pivote sur lui-même dans un cri de cathédrale qu'on abat. Leila est balancée comme un pendule. Elias a compris. Son îlot est entraîné par la masse du cargo. La télécommande glisse de ses mains mouillées.

Le boîtier disparaît dans l'écume. Elias bascule en arrière. Leila lâche prise au sommet de son oscillation. Elle vole une fraction de seconde avant de percuter le flanc du bloc en plein mouvement. Ses côtes craquent.

Elias est à l'autre bout, à genoux. Il serre toujours la poche contre lui. L'eau monte le long des parois. Leila se redresse, l'adrénaline remplaçant le sang. Elias regarde derrière elle. Une ombre immense se penche sur eux. Un second conteneur tombe du pont supérieur dans un sifflement.

Le bloc de vingt tonnes dévore l'azur. Une mâchoire de rouille occulte la lumière. Elias est une statue de sel. Ses pupilles ne sont plus qu'un miroir de terreur.

Le fracas déchire ses tympans. Le bloc frappe l'angle de leur îlot. Leila est projetée. Ses côtes hurlent une agonie de verre pilé. Elle glisse sur la patinoire d'huile. Son ongle se retourne contre une soudure. La douleur remonte jusqu'à l'épaule, mais elle ne lâche pas.

— Elias !

À trois mètres, l'homme oscille. Un filet sombre coule de son oreille. Il serre le fluide contre son torse. Le conteneur bascule à quarante-cinq degrés. Toboggan vers l'enfer. Leila rampe, ignorant la brûlure du sel. Elle tend une main, les doigts tremblants.

— Donne-moi la poche, Elias. Maintenant.

Il ne répond pas. Son regard est accroché à l'épave qui disparaît dans un vortex de bulles brunes. Un craquement strident fait vibrer ses dents. Soudain, Elias se tourne. Un sourire de démente lucide lui glace le sang. Il recule d'un pas vers le vide. Il sait qu'elle a besoin de ce sang. Il sait qu'elle ne tirera pas.

Un câble rompu arrache un morceau de rambarde. Leila se plaque contre la paroi. Elle sent la vibration des réservoirs. Elle voit Elias enjamber le rebord.

— Ne fais pas ça !

Elle saisit son col au moment où le bloc subit une poussée latérale. Le choc les soulève. Leila sent le poids d'Elias tirer sur son épaule. Elle est suspendue dans le vide.

Sous eux, dans la brèche, une lueur rouge clignote avec une régularité de métronome. Une autre mine. Sur les réservoirs.

Le décompte n'est plus qu'une question de secondes. Elias lâche un rire sans son.

— On n'est jamais vraiment seuls ici, Leila.

À travers le brouillard, elle aperçoit une silhouette sur le quai. Un sniper. Le laser rouge danse sur le front d'Elias avant de se fixer sur la poche de sang.

Le point rouge ne tremble pas. Leila sent son cœur cogner contre la carcasse. Ses doigts sont blancs, exsangues. Les coutures craquent. Elias ne pèse plus rien ; il est devenu une enclume. Il adopte une passivité terrifiante.

L'odeur de la sueur froide et du tabac se mélange aux vapeurs de mazout. Sous eux, le clignotement s'accélère. Rouge. Noir. Rouge. Noir. L'alliage vibre, une fréquence basse qui remonte le long de ses os.

— Ils ne te laisseront pas sortir avec, murmure Elias.

Elle ne répond pas. Elle resserre sa main libre sur une barre tordue. Le sang chaud coule sur le métal froid. Elle jette un coup d'œil vers le quai. Le sniper est une ombre de corbeau. Le laser danse avec le roulis sur le fluide précieux.

Le cargo subit une secousse. Un conteneur explose sous la pression hydraulique. Leila bascule. Ses pieds quittent le rebord. Elle ne tient plus que par son deltoïde gauche. Le sac de sang glisse, se coince entre leurs deux corps.

Elle sent la chaleur du fluide irradier à travers ses vêtements. C'est le sang des siens. Elias lâche la rambarde. Il ne s'accroche plus. Ses mains vont vers la fermeture du sac. Le laser se stabilise au centre de la poche.

Le chronomètre de la mine émet un son continu. Le navire s'incline de quinze degrés supplémentaires. Elias plante ses ongles dans son bras. Sa bouche s'entrouvre.

— Ton père savait ce qu'il y avait là-dedans, murmure-t-il. Il a signé pour ça.

Leila sent un froid tranchant lui glacer les entrailles. La poigne d'Elias perce le cuir. Le bip est une ligne droite. Elle voit chaque particule de rouille flotter dans l'air. Le sac de sang émet un bruit de succion. La valve cède. Une goutte ferreuse s'écrase sur le menton d'Elias.

— Maintenant.

Il ne la pousse pas. Il se laisse tomber. Le point rouge disparaît alors qu'ils basculent dans l'angle mort. Le ciel s'inverse avec l'eau. Leila serre la poche contre son cœur. L'explosion de la mine se produit ; une déflagration sourde soulève la mer.

L'onde de choc les percute. Ses oreilles éclatent. Ils frappent la surface comme du béton armé. L'obscurité l'avale. Sous l'eau, des bulles géantes l'aspirent vers le fond. Elle cherche Elias dans le limon. Sa main rencontre un bras. Elle tire.

Le visage d'Elias est déformé par la pression. Derrière lui, une silhouette sombre émerge des profondeurs. Un plongeur. Une main gantée se referme sur le poignet de Leila. Elle sent le froid de l'acier contre sa gorge. La lame entame la peau. Un ruban pourpre s'échappe dans l'eau.

Le plongeur veut la poche. Leila contracte ses muscles, son épaule est une brûlure électrique. Elle glisse sa main libre le long du bras en néoprène. Elle trouve le tuyau du recycleur. Elle le pince. Elle le plie de toutes ses forces.

Le plongeur se cambre sous l'asphyxie. Un combat de suffocation s'engage à dix

mètres de fond. Le cargo pousse un gémissement basse fréquence. Soudain, une masse vaste les recouvre. La carcasse bascule définitivement.

Le plongeur lâche prise, paniqué. Elias disparaît derrière un rideau de sédiments. Leila est seule dans la purée de limon. Elle tente de nager, mais ses jambes sont du plomb. La poche, percée, se vide. Une traînée noire l'enveloppe. Elle tend la main vers la lumière qui faiblit là-haut.

Une secousse brutale l'interrompt. Quelque chose de lourd se referme sur sa cheville. Une chaîne de mouillage s'enroule autour de sa jambe avec la précision d'un serpent. Le cargo l'entraîne vers le lit de vase, dans le noir absolu.

Chapitre 13

Asphyxie programmée

Le fer hurlait. Sous les semelles de Leila, la passerelle vibrait d'une fréquence sourde qui lui remontait jusque dans les molaires. L'obscurité du cargo *Mormugao* n'était pas un vide, mais une matière adhésive, chargée d'huile vaporisée et de sel rance. Elle serrait la crosse de son Glock. Ses poumons, malmenés par des années de saisies dans les cales de Marseille, protestaient à chaque inspiration forcée. Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe, traçant un sillon froid dans la poussière de charbon. Elle ne l'essuya pas. Ses yeux fouillaient les ténèbres, cherchant l'éclat d'une optique ou le froissement d'un tissu tactique.

Un déclic retentit à trois mètres, sur sa droite. Leila pivota, muscles des cuisses brûlant sous l'effort de la torsion. L'ombre qui se détacha du montant en acier était massive. Le mercenaire ne cria pas. Il projeta son fusil d'assaut vers l'avant pour l'utiliser comme une masse. Elle plongea. L'odeur de l'homme lui sauta à la gorge : tabac froid et déodorant chimique. Elle frappa deux fois, court. Le premier coup de poignard s'enfonça dans le creux poplité ; le second sectionna l'artère sous le bras levé. Le sang jaillit, chaud, aspergeant son avant-bras d'une onde thermique écœurante.

L'homme s'effondra sans un mot. Leila resta immobile, écoutant son propre sang battre contre ses tempes. Le silence revint, troublé par le gémissement des turbines. Elle essuya sa lame sur le pantalon du cadavre. Un geste mécanique. Elias était là-dessous. Elle sentait sa présence, une sorte de pression atmosphérique résiduelle qui lui écrasait la poitrine.

Elle s'engagea dans le couloir de service, une artère étroite où les tuyaux de cuivre

serpentaient comme des boyaux. La température grimpa. Chaque pas produisait un écho qu'elle percevait comme une déflagration. Ses doigts tremblaient sur le garde-main. Elle visualisa le visage d'Elias, ce sourire de prédateur poli. Elle se souvint d'un café partagé sur le port, des années plus tôt, quand elle croyait encore que les hommes comme lui avaient une âme. La trahison n'était plus une blessure, c'était une infection.

Une lueur rouge commença à pulser au bout de la coursive. L'alarme visuelle. Elle atteignit la trappe, saisit les montants brûlants de l'échelle. L'air était une soupe de particules fines, un mélange de diesel et d'ozone qui lui rongait la gorge. Elle descendit, un barreau après l'autre. À chaque mètre, l'asphyxie devenait plus intime.

Arrivée sur le dernier palier, elle se figea. Au centre de la salle des machines, parmi les pistons géants qui ressemblaient à des piliers de cathédrale industrielle, une silhouette se tenait debout. Elias. Il ne portait pas d'arme, juste un terminal numérique. Le reflet de l'écran éclairait son visage d'une pâleur cadavérique.

Il leva un doigt pour demander patience. Leila aligna son viseur sur la base de son crâne. Le vrombissement des moteurs s'intensifia. Elias pressa une touche. Un sifflement ne vint pas des moteurs, mais des soupapes. Une brume blanche, épaisse, envahit l'espace. En trois secondes, Leila ne vit plus ses propres mains. Une détonation sourde fit basculer le pont. Elle sentit ses côtes céder contre une console. L'eau s'engouffra par une brèche invisible.

— Leila, murmura une voix juste derrière son oreille, tu crois vraiment que ce poison existe ?

Elle pivota, mais une main gantée se referma sur sa gorge. La pression augmenta, implacable. Leila griffa l'air, trouva le bras d'Elias, solide comme un roc.

— La menace était l'hameçon, Leila. On n'a pas besoin de pathogènes quand on

possède déjà la peur des autres.

Il la relâcha. Elle s'effondra dans l'eau saumâtre, recrachant une bile amère. Le froid était une morsure électrique. À travers le rideau de buée, elle vit Elias reculer vers une passerelle supérieure. Il marchait avec la précision d'un homme qui connaît le timing de l'abîme.

Elle tenta de se relever, mais une secousse la projeta contre une paroi. Son épaule craqua. Dans l'eau qui lui arrivait à la taille, elle vit un mouvement. Une forme sombre. Ce n'était pas Elias. C'était Marc, son partenaire, censé être mort à la Zone Est. Mais son visage était d'un blanc crayeux, ses yeux vitreux. Un tube de plastique injectait un liquide fluorescent dans sa jugulaire. Une machine chimique.

Elle frappa le sternum de l'apparition, mais Marc la tira vers le bas. L'eau s'engouffra dans ses narines. Elle se débattit, brisant l'étreinte d'un coup de talon dans son cartilage nasal. Elle émergea, haletante, pour voir Elias au-dessus d'elle, réajustant son micro.

— Tu te bats contre des fantômes, Leila. Marc est mort pour rien. Comme tes principes.

Une deuxième explosion pulvérisa les réservoirs. Leila nagea vers l'échelle, les doigts glissant sur le blindage poisseux. Elle atteignit le sommet, mais le froid d'un canon de 9mm se pressa contre sa tempe.

— Ne te retourne pas, chuchota Vane.

Son mentor. L'homme qu'elle avait enterré trois ans plus tôt. L'haleine de Vane sentait la nicotine et le regret.

— Tu n'étais pas censée aller si loin, Leila. Lâche l'échelle.

Elle ne lâcha pas. Le cargo s'inclina à quarante-cinq degrés. Elle sentit le poids du navire mourir. Dans le reflet d'une flaque d'huile, elle vit Elias plus haut, spectateur de sa fin. Vane pressa le canon. Leila sentit son derme se plisser. Elle pivota brusquement, lançant son coude vers le plexus de son mentor. Le coup de feu partit, déchirant l'air à quelques millimètres de sa joue.

Elle s'effondra sur la grille glissante. Elias, sur sa plateforme, activait un signal GPS.

— Marseille a besoin d'un martyr, Leila. Pas d'une douanière qui pose trop de questions.

Il se tourna vers la mer, là où une vedette rapide fendait les vagues. Un conteneur de vingt tonnes se détacha au-dessus d'eux. Leila ferma les poings. L'ombre s'abattit. Un sifflement d'air comprimé, puis le chaos. Elle se jeta dans le reflux, disparaissant sous la surface alors que la passerelle se vaporisait.

Elle remonta à la surface, arrachant une bouffée d'air chargée de soufre. Vane avait disparu. Elias était au terminal de contrôle, baigné par la lueur rouge des alarmes. 00:20. Le compte à rebours de l'auto-destruction finale. Elle boita vers lui, pointant son arme d'une main instable.

— Il n'y a jamais eu de remède, Leila, car il n'y a jamais eu de mal, chuchota-t-il alors qu'elle arrivait à sa hauteur. C'est une fiction pour forcer le monde à s'agenouiller.

Il pressa la touche finale. L'explosion ne vint pas du pupitre, mais du flanc droit. Le blindage se vaporisa. Elias fut aspiré par le vortex de décompression, sa main griffant l'air avant d'être engloutie par le noir. Leila fut projetée contre le plafond, ses vertèbres craquant, alors que la mer s'invitait dans ses poumons.

Elle ne sentit plus le froid. Juste le poids d'un mensonge immense qui l'entraînait vers

le fond. Elle vit une dernière fois la lumière rouge du terminal clignoter sous l'eau.
00:00.

Puis, une main gantée plongea dans l'écume et lui saisit les cheveux. On l'arrachait à l'abysse. Elle ouvrit la bouche pour hurler, mais une semelle de botte s'écrasa sur son visage, la renvoyant dans les ténèbres. Le cargo hurla une dernière fois, et le silence de la mer se referma.

Chapitre 14

La boue du monde

L'eau de la darse est une mélasse. Gazole et sel. Elle s'engouffre dans les narines au premier spasme. Le choc thermique est une lame de rasoir entre les côtes. Leila remonte. Les poumons brûlent. Elle avale du kérosène et de la cendre. Elle tousse. Ses viscères cognent contre la surface poisseuse.

Le navire crame. L'acier hurle. Une plainte de métal torturé qui déchire les tympans. Des morceaux de coque décrochent dans un fracas de tonnerre. Marseille étouffe sous une fumée grasse. Leila s'agrippe à une tôle flottante. Le bord tranche sa paume. La douleur reste lointaine. L'adrénaline est un poison glacé.

Elle bat des jambes. Ses bottes pèsent. Des ancres de cuir qui tirent vers la vase. Ne pas couler. Pas maintenant. Elle fixe le quai d'Honneur. Deux cents mètres. Le béton gris est une ligne d'horizon mouvante derrière les flammes.

Leila lâche la tôle. Elle nage. Crawl saccadé. Laborieux. Chaque mouvement est une négociation. Son bras droit fend la pellicule visqueuse. Le gauche suit. Le sel arrache sa peau. Quelque chose frôle sa cuisse. Un débris ? Un corps ? Elle ne regarde pas. L'imagination est un luxe.

Les hélices écrasent le bruit du feu. Un projecteur balaie les décombres. Blanc. Froid. Leila plonge. Sous la surface, le silence terrorise. Les explosions font vibrer sa cage thoracique. Ses tempes cognent. L'oxygène manque. Ses muscles lâchent.

Elle émerge. Le quai est là. Dix mètres. Des silhouettes s'alignent sur la pierre. Une douzaine d'hommes. Bras croisés. Mains sur le ceinturon. Ils ne lancent pas de

bouées. Ils observent. Patience de charognards.

Ses mains attrapent l'échelle rouillée. Le métal glisse. Elle se hisse. Centimètre par centimètre. L'air sent le pneu brûlé. Une douceur infinie.

Elle bascule sur le béton. Elle vomit de l'eau noire. Ses yeux brûlent. Des bottes s'arrêtent devant son visage. Cuir impeccable. Pas une tache. Leila lève la tête. Gyrophares bleus sur les entrepôts. Elias est là. Il ne tend pas la main. Sa plaque brille. Son visage est une pierre taillée.

— Leila, dit-il. Sa voix est triste. Tu aurais dû rester au fond.

Il fait un signe. Deux officiers s'avancent. Menottes. Le cliquetis résonne comme un coup de feu. Leila s'effondre. Ses jambes se dérobent.

— Haute trahison, récite Elias.

Il se penche. Elle sent son parfum musqué. Il fouille sa veste et retire le transmetteur.
— Tu as été maladroite.

On la traîne vers le fourgon. Une voiture noire attend dans l'ombre. La vitre descend. Un sifflement de soie. Leila retient son souffle. La vitre teintée s'efface. Un homme est assis à l'arrière. Jambes croisées.

Ses talons grattent le sol. Elle laisse des traînées de boue. Elias regarde la voiture. Une main gantée tapote le rebord de la portière. Un geste de propriétaire.

— Elias ! hurle-t-elle.

C'est un râle. Chargé de vase. Il détourne les yeux. Dans l'habitacle, l'homme avance son visage. Le procureur général. Celui qui avait signé sa commission. Il sourit. Un

sourire mince. Pas de pitié. Le système l'a digérée.

Le canon d'un fusil presse ses lombaires. L'officier sent le tabac froid. Elle est un colis. Une preuve à détruire. Elle tente un sursaut. Le métal écrase le nerf du poignet. Elle gémit. La vitre remonte. Elias se tourne. Un éclat de regret traverse son regard. Il fait un signe vers le fourgon. Portes béantes.

Le transmetteur git sur le goudron. Elias l'écrase. Plastique broyé.

Le policier lui saisit les cheveux. Elle voit le navire s'éteindre au loin. Les grues géantes s'inclinent comme des squelettes.

— Monte.

Il la jette. Elle percute le plancher métallique. Odeur de désinfectant. Avant que les portes ne claquent, elle voit Elias monter dans la voiture noire. Deux yeux de prédateur s'allument.

La porte se referme. Guillotine. Dans le noir, une ombre bouge. Une silhouette massive. Elle n'est pas seule. L'inconnu s'approche. Son souffle est humide.

— Le commissaire te salue, murmure l'ombre.

La lame d'un scalpel effleure sa gorge. Leila fige son diaphragme. L'air reste coincé. Le sang coule. Une larme chaude dans le col de sa combinaison. Virage sec. Son épaule percute la paroi. L'homme suit le mouvement. Précision chirurgicale. Il veut qu'elle sente chaque vibration.

Elias a ordonné ça. Pensée stupide. Ses doigts sont engourdis. Elle gratte la tôle striée. Poussière grasse. Le géant rit. Un râle d'asthmatique. Son odeur l'enveloppe. Détergent industriel et graisse. Un nettoyeur. Pas un flic. Le fourgon ralentit.

Leila bascule sur les genoux. Elle fixe ses bottes. Des rangers usées. La lame remonte vers son oreille. Caresse de bourreau. L'adrénaline bat ses tempes.

— Bouge pas, chuchote la voix.

Le scalpel presse. Leila ferme les yeux. Elle visualise le trajet. Les tunnels sous le Vieux-Port. Les abattoirs de béton. Ses muscles se tendent. Chaque fibre est un ressort. Elle fixe le plexus de l'homme. La main au scalpel tremble. Une fraction de seconde.

Le moteur coupe. Silence de mort. À l'avant, le cliquetis d'un briquet. L'homme approche son visage. Ses yeux sont vides.

— Dommage. Tu étais sa préférée.

Le verrou grince. Leila contracte ses abdominaux. Une détonation sourde fait vibrer la carrosserie. Un choc. Quelque chose percute l'arrière. Force de bélier.

La lame dérape.

Le scalpel trace un sillon de feu sous sa mâchoire. Le sang pulser. Le monde bascule. Le fourgon est projeté. Ses vertèbres craquent. Le nettoyeur est catapulté contre la grille. Son front percute le fer. Le scalpel tourbillonne et tombe.

Dehors, c'est l'enfer. Rugissement de métal. Explosions. L'odeur arrive : kérosène et soufre. La carrosserie gémit. Leila rampe. Ses mains liées la bloquent. Le fourgon s'incline.

Le nettoyeur se relève. Sang noir sur l'arcade. Il ne cherche plus à tuer. Il veut survivre. Ses mains tâtonnent dans la poussière.

— On sort !

Il frappe les portes. Elles résistent. À travers la fente, Leila voit de l'orange. Le cargo s'éventre. Conteneurs en chute libre. Vagues de boue. L'eau s'infiltré. Une nappe sombre. Elle lèche ses chevilles. Froide. Électrique.

— Le pont s'écroule !

Le fourgon glisse. Crissement de pneus. Saut dans le vide.

Le choc avec la mer est un mur. Le pare-brise explose. Le port s'invite. Le liquide noir sature tout. Leila plonge la tête. Elle cherche l'éclat du métal entre ses jambes. Ses doigts effleurent le plastique.

Le nettoyeur l'empoigne par les cheveux. Il tire. Son visage émerge contre le plafond. Terreur pure.

— Ouvre !

Le lien cède. Ses mains sont libres. Elle serre le scalpel sous son avant-bras. Le fourgon sombre dans les abysses. Elle voit des débris en feu passer derrière les vitres. Elle fixe le cou de l'homme. L'artère bat.

Une lampe torche s'allume dehors. Aveuglante. Une silhouette contre la vitre. Un plongeur. Sur la manche : l'œil de l'Hydre. Ils ne sauvent personne. Ils nettoient. Le plongeur place une galette de C4 sur la charnière. Il lève trois doigts.

Trois. Deux. Un.

L'onde de choc lui broie les côtes. Ses tympanes claquent. Le battant du fourgon dégage. L'eau s'engouffre. Le nettoyeur n'est plus qu'une masse désarticulée. Éclat de charnière dans la gorge. Son sang s'échappe en nuages noirs.

Le plongeur approche. Silhouette arachnéenne. Il tend une main gantée. Il cherche son pouls. Leila simule l'inertie. Le gazole lui râpe la langue. Le gant effleure sa peau.

Elle frappe.

Le scalpel troue le néoprène. Chapelet de bulles. Elle tord la lame. Ils roulent dans le compartiment. Deux spectres. Elle cogne son plexus. La poussée la projette hors de la carcasse. Elle nage vers le haut. Vers la lueur orange. Elle traverse des rideaux de bulles argentées.

Elle crève la surface. L'air est une brûlure. Fumée de caoutchouc. Le quai est à vingt mètres. Elle nage. Ses bras sont des troncs. Elle attrape l'échelle. La rouille arrache ses paumes. Elle se hisse. Dégueule l'eau salée.

Elle bascule sur le béton. Prostrée. Des bottes martèlent le sol. Elias s'arrête devant elle. Le vent soulève son pardessus. Sa plaque brille. Éclat d'argent insultant.

— Leila Mariani, dit-il. Voix de glace.

Il fait un signe. Cliquetis des fusils d'assaut.

— Haute trahison.

Il se penche. Son parfum masque la puanteur de la mer.

— On t'avait dit de ne pas creuser trop profond, ma chérie.

Un homme sort de l'ombre. Marc Vasseur. Son mentor. Mort il y a trois ans. Impeccable. Pas une ride. Veste de graphite. Le froid du béton s'insinue sous la peau de Leila. Son sang est une bouillie. Elias serre les menottes. Le métal mord.

— Pourquoi ? murmure-t-elle.

Elias l'écrase du regard. Pitié de bourreau.

— Tu as voulu arrêter la marée, Leila. Regarde-toi. Tu es la boue.

Vasseur s'avance. Cuir sur béton. Métronome funèbre. Il pose une main sur l'épaule d'Elias. Geste intime. Tout était une mise en scène. Le mariage. La mort de Vasseur. Elle était le rat de laboratoire.

— Elle a le dossier, dit Vasseur. Où est la clé ?

Elias fouille ses poches. Impitoyable. Il ignore ses tremblements. Ses doigts effleurent la capsule dans la doublure. Explosion au bout du bassin. Gerbe d'orange. Les flics se retournent. Fusils braqués vers l'ombre.

Elias relâche la pression. Il glisse un objet dans sa paume. Froid. Tranchant.

— Cours, souffle-t-il.

Grenade fumigène. Coton blanc. Leila rampe. Elle libère ses mains. Elle s'élanche vers les conteneurs.

— Tirez ! hurle Vasseur.

Balle sifflante. Éclats de peinture. Leila plonge entre deux blocs de fer. Son cœur est un tambour de guerre. Elle plaque son dos contre la paroi. Elias approche. Son pas est régulier. Clinique. La marche du dimanche matin pour chercher le pain.

— Rends la clé, Leila.

Elle ferme les yeux. Elle sort son couteau de secours. Manche en polymère. Dérisoire. Le conteneur se soulève. Une grue automatisée. Leila est nue sous les projecteurs. Elias sourit.

— Tu as toujours voulu te noyer.

Le point rouge est sur son front. Elias tend la main. Paume ouverte.

— Pour nous. Pour ce qu'il reste.

Elle lâche le couteau. Le métal tinte. Il s'approche. Elle décroche la goupille de la grenade volée. Éclair de magnésium. Absolu.

Chapitre 15

Le dernier scellé

Le bitume de la Zone Est recrache sa fièvre en ondes poisseuses. Je sens le gravier s'incruster dans ma tempe, une brûlure sèche qui suit le rythme de mon sang. Mes mains, serrées derrière le dos par des serflex, ne sont plus que des masses froides et insensibles. Autour de moi, l'acier des conteneurs s'aligne comme les murs d'un abattoir délavé par le sel.

Une main brutale empoigne le col de ma veste de douanière. On m'arrache au sol. Mes genoux heurtent le rebord métallique du caisson C-412. Un son creux. Une percussion de cercueil vide. L'odeur arrive en premier : graisse rance, poussière de ciment, gasoil évaporé. C'est ici que l'air s'arrête.

— Monte.

Ma gorge est un désert de nacre broyée. Je ne réponds pas. Je trébuche dans l'ombre, mes bottes glissant sur le contreplaqué huileux. Derrière moi, la lumière du jour n'est plus qu'une lame dorée qui découpe la silhouette d'Elias. Impeccable dans son lin clair, il observe sa montre. Il attend la fin d'une cuisson.

Puis, une seconde ombre se détache d'un chariot élévateur. Marc.

Mon mari s'avance, les épaules basses, le regard sec. Il ne tremble pas. Il s'arrête à un mètre d'Elias. Le silence du port est à peine troublé par le cri d'une mouette, mais entre ces deux hommes, le vide est absolu. Elias tend la main. Marc la saisit. C'est un pacte muet, une transaction scellée dans la sueur de Marseille. Je vois le pli du coude de mon mari, ce mouvement familier que j'embrassais chaque matin, valider ma

disparition. Ma gorge se serre sur un goût de cuivre.

— C'est fait, dit Marc.

Sa voix est un bloc de glace. Les portes massives pivotent sur leurs gonds rouillés. Le monde s'amincit. Je me jette vers l'ouverture, mes épaules cognent les parois froides, mais le métal est plus rapide. Le verrouillage résonne comme un coup de feu dans ma boîte crânienne.

L'obscurité tombe. Un noir solide qui s'engouffre dans mes poumons. Je bascule en arrière, m'effondrant contre une caisse invisible. Puis, le chuintement commence.

Un bruit ténu, chirurgical. Un serpent d'air comprimé s'échappe d'une valve au plafond. Une odeur de lavande industrielle, de pressing bas de gamme, sature l'espace. Elle est là pour masquer la mort. Je retiens mon souffle, les poumons en feu, tandis que mes doigts griffent la paroi striée. Mes ongles s'arrachent sur l'acier. Le chuintement devient un ricanement mécanique.

L'image de Marc reste gravée sur ma rétine. Cette main qui avait caressé mon ventre pendant ma grossesse vient de sceller ma tombe. Une secousse brutale fait gémir la structure. Le C-412 ne repose plus sur le sol. Il est suspendu. Je sens l'oscillation lente, le balancement hypnotique de douze mètres de ferraille arrachés à la terre ferme. Les parois chantent une plainte de supplicié.

Je rampe, cherchant un point d'ancrage. Mes doigts accrochent une écharde de bois, s'enfonçant sous la chair vive. Je m'en fous. Ma tête pèse des tonnes. Une chaleur cotonneuse m'envahit. Le conteneur s'arrête brusquement. Un choc violent. Je suis sur le navire. Quelque part entre les piles de boîtes anonymes. Sous le plancher, le premier grondement des moteurs du cargo me broie la cage thoracique. C'est un séisme permanent. L'hélice déchire l'eau, envoyant des ondes de choc qui font s'entrechoquer mes dents.

Soudain, un point rouge apparaît. Une ligne incandescente découpe le bas de la paroi. Ce n'est pas une lampe, c'est la morsure d'un chalumeau. L'acier recrache des larmes de feu. Des perles d'orange liquide coulent sur le sol. L'odeur de l'ozone dévore le reste d'oxygène. La plaque de métal découpée est poussée vers l'intérieur. Elle s'écrase dans un fracas de fin du monde. L'air marin s'engouffre, froid, salé, chargé de fioul.

Une silhouette massive s'encadre dans l'ouverture. Masque à gaz intégral, lentilles sombres. L'individu ne tend pas la main. Il tient une seringue pneumatique. Il fait un pas. Le conteneur tangué. Je tente de me lever, mais mes jambes sont du coton. Il pose une main gantée sur mon épaule. Une pression de boucher.

— Trop tôt, murmure une voix distordue.

Le piston brille. Le déclic est sec contre ma carotide. Une brûlure glacée envahit mon système nerveux. Le monde se dissout dans un tourbillon gris. Alors que mes paupières deviennent du plomb, je vois la silhouette ramasser la plaque de métal. Il referme la trappe de l'intérieur. Il s'enferme avec moi.

Le liquide de la seringue fige mes neurones. Ma langue bloque ma gorge, sèche comme du papier de verre. Le géant s'accroupit, utilise un soudeur portatif. La lumière bleue, violente, imprime l'image de ses gants noirs sur mes pupilles. L'odeur de peinture brûlée est une agression de plus. Le navire plonge dans la houle. Mon estomac remonte. Je suis une poupée de chiffon jetée au fond d'une benne.

Le plancher se dérobe soudain. Un interstice noir s'ouvre sur toute la longueur. L'écume blanche de la mer défile à une vitesse folle quelques mètres plus bas. L'appel d'air est instantané. Je glisse vers l'abîme. Ma chute s'arrête net. Mon corps est suspendu au-dessus du vide, retenu par la chaîne de mes menottes prise dans un crochet. Le métal scie mes poignets. En bas, l'eau noire bouillonne comme une gueule

ouverte.

Le géant s'approche du bord. Il sort un couteau de combat noirci au carbone.

— Elias a dit que tu étais une lame, murmure-t-il. Tu n'es qu'un poids mort.

La pointe cherche le maillon central. Le métal crie. Une fissure apparaît. Je ferme les yeux, attendant l'impact du froid absolu. Mais il s'arrête. Des pas légers sur le métal. Un parfum de tabac froid et de bergamote. Marc est là. Ses chaussures vernies s'arrêtent devant mes yeux. Il fait tourner mon alliance entre ses doigts.

— Où est la clé du registre, Leila ?

Le navire plonge. Ma chaîne se tend à rompre. L'os de mon radius craque.

— Va... en enfer.

Il sourit. Une cicatrice qui s'ouvre. Il lâche l'alliance dans l'écume.

— Dommage. Coupe.

Le maillon explose. Je ne tombe pas à l'eau. Je m'effondre sur le plancher du conteneur. Le géant m'a ramenée à l'intérieur d'un coup sec avant de trancher. Je reste prostrée sur le dos. Le dernier rectangle de ciel se réduit. Les portes monumentales pivotent. Un fracas définitif. La barre de verrouillage bascule.

Le noir est total. Visqueux. Un nouveau chuintement commence, plus agressif. L'air devient brûlant. Ma gorge se verrouille. Un flot noir et visqueux commence à couler le long de la paroi. Pétrole brut. L'odeur est une insulte de soufre et de bitume. Le liquide m'arrive à la taille, charriant des objets qui me cognent les hanches. Des briques de drogue emballées sous vide.

Je suis une ligne de stock. Un rebut à l'inventaire des ombres. Le navire prend sa première lame de fond, inclinant ma tombe vers le large. L'oxygène s'efface. Ma main lâche prise.

FIN

Merci d'avoir lu "QUAI TERMINUS"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)